



CAHIER

F

Avec l'hiver qu'on connaît cette année, tout le monde a le goût de s'évader... L'équipe du Salon du livre de l'Outaouais (SLO) a donc visé juste en choisissant l'évasion comme thème de sa 29^e édition. Du 28 février au 2 mars, les visiteurs du SLO sont invités à partir à la découverte de pays éloignés, de cuisines exotiques, de mondes fantastiques et, surtout, d'auteurs passionnés.

ANNE MICHAUD

Comme président d'honneur, le Salon du livre de l'Outaouais a fait appel à Stanley Péan. Président de l'Union des écrivains et écrivaines québécois, rédacteur en chef du magazine *Le Libraire*, porte-parole du Mouvement des arts et des lettres, critique littéraire et musical... À travers tous ces rôles, Stanley Péan demeure un passionné des mots, et l'équipe du SLO espère que sa passion contaminera les trente et quelques mille visiteurs annuels du Salon du livre de l'Outaouais.

Six invités d'honneur entoureront Stanley Péan, dont notre collaboratrice Carole Tremblay, porte-parole des auteurs pour la jeunesse. C'est un domaine qu'elle connaît très bien, puisqu'en plus de signer dans nos pages la chronique consacrée à la littérature jeunesse étrangère, Carole a déjà publié plusieurs albums et romans pour les enfants. Bertrand Gauthier, Philippe Béha, Laurent Chabin, Sylvie Brien, Annie Groovie et plusieurs autres idoles du jeune public iront aussi faire un tour à Gatineau. De plus, grâce à la collaboration de l'ambassade de France, le SLO accueillera l'auteur français Xavier Laurent-Petit, dont les romans pour la jeunesse parlent aussi bien de la guerre que du terrorisme ou de la maladie d'Alzheimer.

Toujours dans le cadre de ce thème de l'évasion, Anne Robillard (*Les Chevaliers d'Émeraude*, Éditions de Mortagne, et la série A.N.G.E. aux Intouchables) invitera les visiteurs du SLO à s'évader de leur quotidien par la littérature fantastique. Quant à Stéphane Dompierre (*Un petit pas pour l'homme et Mal élevé*, Québec Amérique), il représentera la littérature grand public et participera, entre autres, à une table ronde sur le thème «*L'écriture pour les hommes et l'écriture pour les femmes*...» Beau débat en perspective!

Lauréate du prix littéraire Jacques-Poirier – Outaouais, Claire Boulé (*Calendrier des terres froides*, Écrits des Hautes-Terres) est l'invitée d'honneur en poésie. Elle sera entourée de plusieurs poètes de l'Outaouais, auxquels se joindra Alexandre Voisard, dont la venue est rendue possible grâce à la collaboration de l'ambassade de Suisse au Canada.

Des prix

Comme il le fait chaque année, le SLO honore deux écrivains qui œuvrent de chaque côté de la rivière des Outaouais. Lauréat du Prix de la relève littéraire Archambault en 2006 pour son roman *Des cendres sur la glace*, Georges Lafontaine sera le porte-parole des auteurs de l'Outaouais québécois et offrira aux lecteurs son premier roman policier, *Le Parasite* (Guy St-Jean éditeur). Quant aux auteurs de l'Ontario français, ils seront représentés par Daniel Marchildon, dont le plus récent roman, *L'Eau de vie, usque beatha* (Editions David), se déroule en Huronie.

Même si l'Outaouais accueille chaque année un événement spécifiquement consacré à la bande dessinée (Le Rendez-vous international de la BD de Gatineau), le 9^e art a aussi sa place au cœur du SLO. Cette année, le Salon accueille entre autres les bédécistes Jean-François Bergeron (alias Djief), Eva Rollin et Jessica Samson-Tshimbalanga, lauréate du 2^e Concours québécois de bande dessinée.

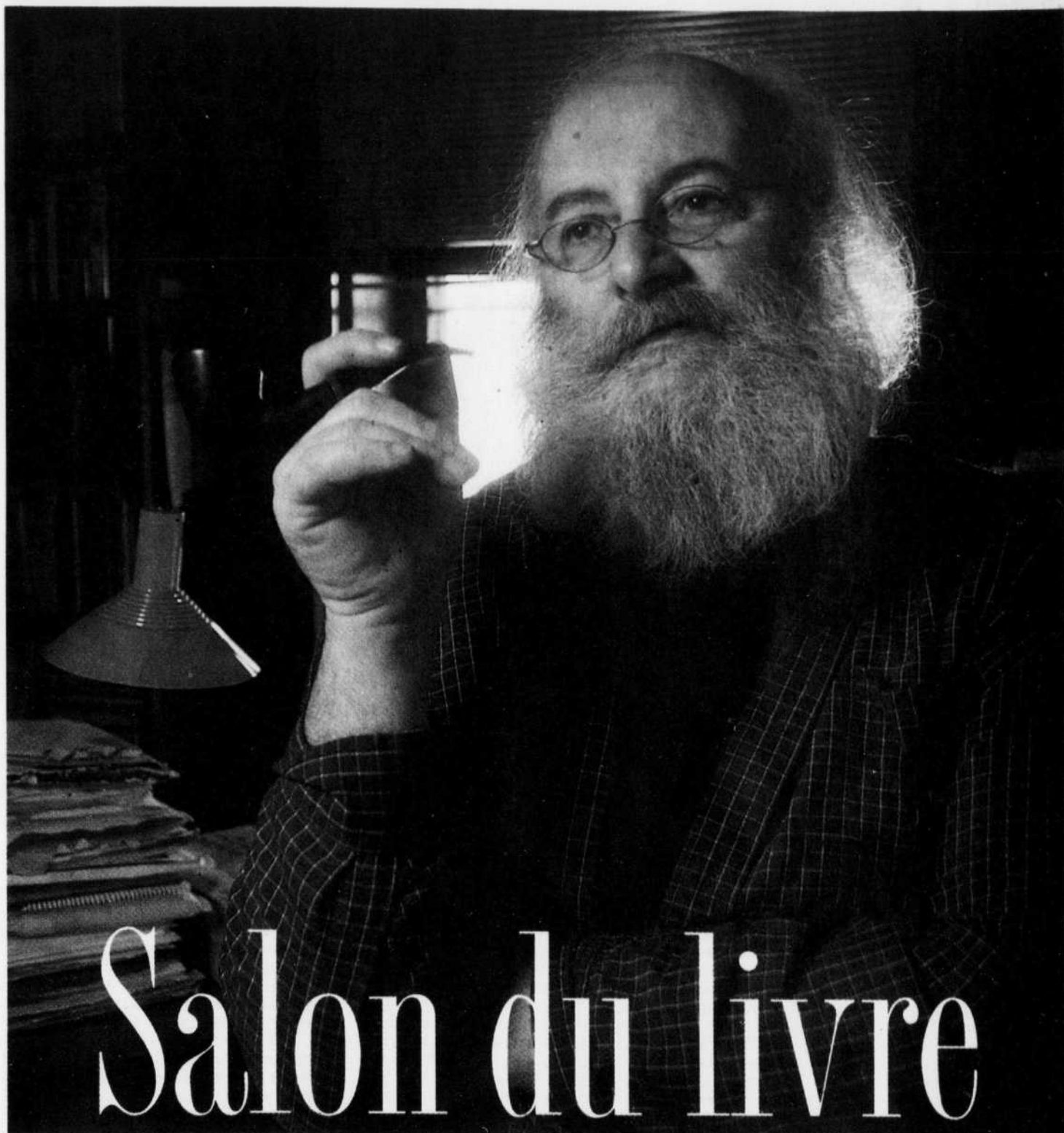
Pour cette 29^e édition, l'équipe du Salon du livre de l'Outaouais a mis sur pied un éventail d'activités et d'animations qui devraient répondre aux attentes des visiteurs de tous âges. Pour les plus jeunes, on a prévu des jeux, des spectacles et des concours participatifs (Anoushka en chansons, Caillou à la bibliothèque, Délirons avec Léoni!, Place aux sosies!, etc.) qui leur feront connaître de nouveaux livres et de nouveaux auteurs; pour les plus grands, il y aura plusieurs lancements de livres, des entrevues, une soirée de poésie et des tables rondes portant sur des sujets aussi divers que la qualité de la langue, le bonheur et l'écriture pour adolescents.

Pas mal pour un Salon qui a bien failli ne pas avoir lieu. En effet, il faut se rappeler qu'il a fallu attendre la fin du mois d'octobre dernier avant que l'équipe du SLO ait la certitude que le 29^e Salon aurait bel et bien lieu au Palais des congrès. Ce n'est qu'à ce moment, lorsque le gouvernement du Québec a enfin annoncé que la gestion du Palais passait de la Ville de Gatineau à la Société immobilière du Québec, que les préparatifs ont réellement pu débuter...

Grâce à l'appui des auteurs et des éditeurs, les organisateurs ont pu mettre sur pied une programmation qui reflète bien la diversité de la littérature d'ici et d'ailleurs. Il ne reste plus qu'à espérer que le public sera au rendez-vous, du 28 février au 2 mars.

Pour plus de renseignements, consultez le site www.slo.qc.ca

Collaboratrice du Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Salon du livre de l'Outaouais

ENTRETIEN

C'est la faute à VLB

L'écrivain publie La Grande Tribu. Les nouvelles «tribulations» romanesques et politiques d'un malcommode impénitent.

CHRISTIAN DESMEULES

Trois-Pistoles — La controverse ne lui fait pas peur. Les provocations et les pirouettes, il les cultive comme d'autres tricotent en regardant la télévision. Presque une seconde nature. Depuis qu'il a fait pa-

raître un texte vitriolique fustigeant les propositions de Pauline Marois sur le bilinguisme, les lettres aux journaux et les règlements de comptes pleuvent sur lui: «*Quand les VLB de ce pays mourront-ils?*», allait même jusqu'à implorer un lecteur du *Devoir*.

Il y a quelques jours, sur les ondes de la radio publique, il promettait une nouvelle dentition à Noah Richler, qui le caricature sans ménagement — l'homme autant que sa pensée — dans *Mon pays, c'est un roman* (Boréal, 2008), une sorte d'essai-voyage que le fils de l'auteur du *Monde de Barney* consacre à la littérature dite «canadienne».

Conséquences imprévues, cascade publicitaire ou ras-le-bol véritable: Victor-Lévy Beaulieu annonçait avec un certain fracas en début de semaine qu'il annulait tous ses engagements publics entourant la sortie de *La Grande Tribu*. C'est la faute à Papineau, son nouveau roman annoncé comme œuvre à paraître depuis 1973. L'épouvantail juché sur l'un des côtés de l'étable serait-il un double empaillé de l'écrivain?

Dans sa grande maison de Trois-Pistoles, l'écrivain de 62 ans paraît à la fois fatigué et exaspéré, même s'il lui faut admettre qu'il a largement contribué à toute cette agitation.

Debout derrière le comptoir de sa cuisine, entouré de ses innombrables chiens et chats qui semblent régner en petits maîtres sur les lieux, il revient sur la genèse de l'ouvrage. «*C'est le pre-*

mier livre que je voulais écrire, commence VLB. J'y ai même consacré cinq ans à plein temps entre 1980 et 1985, juste avant d'écrire *L'Héritage*. C'était un peu mon syndrome post-référendaire à moi», reconnaît-il.

Une fable politique

Gros livre bicéphale, *La Grande Tribu* se divise en deux parties qui alterneront tout au long des 876 pages: les Libérateurs et les Lésionnaires.

VLB nous offre d'abord les biographies de quelques libérateurs populaires du XIX^e siècle: Daniel O'Connell, Simon Bolivar, Jules Michelet, Walt Whitman, Louis-Joseph Papineau, Abraham Lincoln et, sans doute moins connu, Charles Chiniquy — un personnage terriblement fascinant.

Du côté de la fiction, le narrateur, Habaquq Cauchon, est un cul-de-jatte à la recherche de ses origines, fier descendant de la Nation dite du Peuple des Petits Cochons Noirs, qui croit avoir un trou dans le crâne. Il se liera d'amitié, au fil de sa quête pour se libérer de la «schizophrénie collective», avec un autre pensionnaire du «château, manoir, asile ou maison» où ils sont enfermés, l'original éportnyable.

Un personnage où on reconnaîtra aisément la figure de Claude Gauvreau, à qui VLB rend ici un vibrant hommage. «*J'ai été complètement soufflé par sa poésie*», dira-t-il. Son caractère révolutionnaire, libérateur, encore largement occulté aujourd'hui, estime-t-il.

Au final, *La Grande Tribu* met en scène le rêve d'une «démentielle utopie» qui mêle la violence et le politique. Les personnages d'estropiés, de héros défaits ou réduits, on le sait, sont légion dans l'œuvre du barbu. Cette fois, c'est une escouade de kamikazes en fauteuils roulants — les Lésionnaires en question — qui prennent d'assaut l'Assemblée nationale, exigeant rien de moins qu'une déclaration unilatérale d'indépendance pour

mettre un point final, disent-ils, à l'«hystérie historique» dont souffrent les Québécois.

«*J'ai appelé ça une grotesquerie*, confie VLB en maniant sa pipe éteinte, parce que ce n'est pas vraiment un roman. C'est plutôt une sorte de fable.»

Une fable qui devait à l'origine faire la part belle à un autre de ces perdants magnifiques qui abondent dans le grand livre de l'Histoire empêchée: Louis Riel. Jusqu'à ce qu'une redécouverte de la vie et de l'œuvre de Louis-Joseph Papineau, notamment grâce aux importants travaux de Georges Aubin, lui fasse modifier la trajectoire du livre. «*Papineau a vraiment été le chef politique québécois qui a essayé d'aller le plus loin*, explique-t-il. Celui aussi qui a manqué son coup. On dirait que, depuis, tous ceux qui ont suivi n'ont fait que répéter ce grand ratage. Pour moi, à un certain niveau, le père fondateur du Québec — mais qui ne l'a pas été —, c'est vraiment Papineau.»

Agent provocateur

«*Je n'ai pas la prétention de me mesurer à ces auteurs-là, mais quand on lit Don Quichotte, Les Voyages de Gulliver ou La Vie et les Opinions de Tristram Shandy, on se rend compte que ce sont des livres très politiques, écrits sous forme de fable, de métaphore, d'allégorie*», soutient VLB.

«*En littérature, depuis une vingtaine d'années, on est comme enfermés dans un cercle de la biographie déguisée. Les romanciers se contentent d'écrire leur petite histoire personnelle, et pas seulement au Québec. On n'a jamais écrit autant de petites histoires plates et nominalistes que depuis qu'on prétend qu'on habite un univers élargi. C'est assez paradoxal... Alors, je me suis demandé: qu'est-ce que pourraient dire Sterne ou Swift aujourd'hui s'ils étaient Québécois? J'ai essayé de répondre à ça dans mon petit livre...*», confesse-t-il en ricanant.

Quant à la couleur de son propre engagement politique, l'écrivain refuse de se laisser enfermer dans ses apparentes contradictions. «*Moi, je ne suis pas adepte*, tient-il à préciser en bon agent

VOIR PAGE F 2: VLB

MON BILLET POUR L'ÉVASION

RENSEIGNEMENTS : 819 775-4873

29^e SALON du LIVRE DE L'OUTAOUAIS

28 au 2 FÉVRIER 2008

PRÉSIDENCE D'HONNEUR: **STANLEY PÉAN**

AU PALAIS DES CONGRÈS DE GATINEAU

WWW.SLO.QC.CA

28 au 2 FÉVRIER 2008

PRÉSIDENCE D'HONNEUR: **STANLEY PÉAN**

AU PALAIS DES CONGRÈS DE GATINEAU

Partenaires: **LeDevoir**, **Québec**, **Conseil des Arts du Canada**, **Gatineau**, **kaboom**

28 au 2 FÉVRIER 2008

PRÉSIDENCE D'HONNEUR: **STANLEY PÉAN**

AU PALAIS DES CONGRÈS DE GATINEAU

DESTINATION ÉVASION

LIVRES

EN APARTÉ

L'épidémie



Jean-François Nadeau

Près de deux milliards d'enfants vivent dans des pays pauvres. Un sur trois ne complète pas une cinquième année. La plupart n'auront jamais droit à une éducation minimale. En 2005, le projet One Laptop per Child Project (OLPC) va de l'avant pour essayer de fournir des ordinateurs à ces enfants démunis.

Les ordinateurs peuvent-ils sauver le monde des ravages de l'ignorance? On semble le croire partout, ici comme ailleurs. Au Québec, il suffit d'entrer dans une classe du primaire pour voir que les ordinateurs trônent bien en vue sur leurs piédestaux à roulettes, mais que le coin lecture est presque toujours vide. Qu'importe désormais les livres pourvu qu'on puisse avoir des ordinateurs partout, même s'ils finissent pas coûter plus cher que des bibliothèques entières!

Dans l'enthousiasme général qui coiffe un projet comme l'OLPC, on affirmait d'entrée de jeu, et sans rire, que les enfants qui n'ont jamais eu un livre à portée de la main pourraient enfin, grâce à ces précieux ordinateurs, tenir le monde entre leurs jolies menottes!

Est-ce vraiment parce que les pauvres du monde n'ont pas encore d'ordinateurs qu'on trouve toujours des milliers de gamins une Kalachnikov à la main, cette arme de guerre par excellence de toutes les régions où l'enfant n'est jamais roi mais tout au plus soldat? Entre 250 000 et 300 000 enfants du monde sont utilisés comme chair à canon, selon les chiffres de l'ONU.

Les photographies du Brésilien

Sebastião Salgado, tenu à raison pour un des témoins les plus sensibles du malheur des peuples africains, expriment toujours de façon criante le décalage abyssal qui existe entre nos considérations d'Occidentaux et la réalité du terrain. Son *Africa*, que vient de publier l'éditeur Taschen, rassemble quelques-uns de ses meilleurs tirages des quarante dernières années. Ce livre est assurément à tenir au nombre des albums de maîtres.

Au-delà du monde de l'image et parlant de l'Afrique, le livre que la journaliste d'origine montréalaise Stephanie Nolen consacre aux ravages du sida constitue une lecture étonnante. Installée depuis plusieurs années sur le continent noir pour le compte du *Globe and Mail*, Stephanie Nolen explique, dans *28 témoins du sida en Afrique* (Éditions Leméac), ce que signifie pour la planète le fait que trente-sept millions de personnes vivent aujourd'hui avec le virus.

Dans la plupart des pays, raconte-t-elle, le pourcentage de la population infectée par le virus ne dépasse pas la barre du 1 %. Les personnes touchées appartiennent d'ailleurs souvent à des communautés plus à risque, ce qui a permis de renouveler un vieux réflexe qui consiste à associer une maladie à une charge morale. La réputation faite à une maladie, on ne le souligne pas assez, peut lui ajouter des souffrances. Or le sida a fait éclore à qui mieux mieux des préjugés contre des communautés déjà stigmatisées: les pauvres, les Noirs, les homosexuels, les marginaux. Dans nombre de pays, parmi lesquels il faut bien sûr compter le Canada, il est tout de même possible désormais de survivre tant bien que mal avec le virus grâce à des soins médicaux appropriés.

En Afrique, centre de l'attention de Stephanie Nolen, le virus touche parfois plus de 30 % de la population de certains pays où les soins minimums ne sont même pas disponibles. Inutile de vous



Enfant souffrant de sévère malnutrition, en Angola.

SEBASTIAO SALGADO

dire que l'idée de recevoir un ordinateur gratuit et de tenir ainsi «le monde entre ses mains» offre une bien mince consolation lorsque la mort s'avance vers vous irrémédiablement...

Mais pourquoi tant s'intéresser au sida en Afrique alors que c'est toute la panoplie des malheurs qui frappe plus souvent qu'à son tour ce continent? Après tout, Stephanie Nolen pourrait aussi s'intéresser aux guerres, à la corruption, aux pénuries diverses, et à toutes les autres maladies qui déciment des populations africaines entières. Pourquoi le malheur du sida plutôt qu'un autre? «C'est que le sida sous-tend l'ensemble de ces fléaux, plaident-elles, en ce sens qu'il en amplifie les effets néfastes tout en limitant la possibilité de les vaincre.»

Une étude de cas

Dans son essai, la journaliste commence par rappeler les origines du virus et les conséquences apocalyptiques qu'il a sur des populations déjà lourdement touchées par des problèmes structurels. Cette introduction bien menée est suivie, sur un mode très journalistique, par la narration habile de vingt-huit cas précis d'Africains aux prises avec le virus. De cette approche très individualiste propre à l'étude de cas, on en arrive tout de même à tirer des leçons générales sur la propagation de la maladie. Tout cela fait de cet ouvrage au titre a priori rébarbatif un véritable essai digne de mention.

Ouvrage riche, le *28 témoins du sida en Afrique* de Stephanie Nolen est tout de même bercé par une

pauvre naïveté dont s'empiffre volontiers notre époque. La journaliste, en bonne ancienne élève de la London School of Economics, croit en effet qu'une partie des solutions au sida viendra de l'action de gens qui ont pourtant contribué plus que d'autres à faire de notre monde ce qu'il est aujourd'hui.

Peut-on sérieusement croire qu'un ancien président des États-Unis tel Bill Clinton peut désormais faire plus pour l'Afrique qu'au moment où il était en fonction? Le chanteur Bono, celui-là même qui lançait un disque en exclusivité dans un Wal-Mart et qui quitte l'Irlande pour s'éviter l'impôt, doit-il vraiment être tenu pour un héros des temps nouveaux pour l'Afrique? Faut-il envisager sérieusement de consommer plus de iPods et de t-

shirts Gap pour soutenir convenablement un fonds mondial d'aide aux plus démunis? Ce genre de perspectives de lutte ressemble parfois à un aveu de défaite totale face au monde tel qu'il va.

Mais il serait injuste de dire que Stephanie Nolen ne croit qu'en l'existence illusoire de pareilles enflures médiatiques pour sauver l'Afrique. Elle donne, à la fin de son livre, une suite de noms d'organismes sérieux auxquels elle croit légitime de prêter son concours, tout en faisant quelques mises en garde utiles à tous ces gens trop enclins à se transformer, pour les besoins de leur éducation personnelle, en coopérant plus encombrant qu'autre chose sur le terrain.

jfnadeau@ledevoir.com

VLB «Au Québec, pour que ça bouge, il va falloir que ça aille dans les extrêmes»

Olivieri
librairie • bistroLectures d'auteurs
afro-américains
antillais, africains
et québécois.Dany Laferrière,
Pascale Montpetit,
Anthony Phelps,
Normand Baillargeon
Stanley Péan à la
trompette.Soirée festive
le 27 févrierOlivieri
et
Mémoire d'encrier5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges19 H À LA LIBRAIRIE
ENTRÉE LIBRE, RÉG. 739-3639Souper créole + Jazz
RÉSERVATION OBLIGATOIRE
739-3303Au menu des recettes de
Dany Laferrière, Stanley
Péan et Rodney Saint-Éloi.Musique - Anthony
Rozankovic et sa bande
et Chantal Lavigne

20H30 AU BISTRO

SUITE DE LA PAGE F 1

provocateur. Je les ai appuyés ponctuellement, en disant que c'était important qu'ils soient là, malgré leur inexpérience et toutes leurs mal-adresses. Il poursuit: «Et si j'enlève l'idée de l'indépendance, qu'aucun des trois partis ne défend vraiment, j'ai plus confiance dans l'être identitaire que véhicule Mario Dumont et l'ADQ qu'en celui des libéraux ou des péquistes, qui ne semblent le faire que pour des raisons basement électoralistes.»

Et cette aliénation qu'il condamne? «L'aliénation, elle s'explique en grande partie par la domination

d'une élite fuckée, dans un système lui-même dirigé par une nation étrangère et ennemie, il faut bien le dire, à qui on continue de faire des petits guili-guili.»

Entre la sainteté, la santé
et le terrorisme

Poursuivant sur la lancée de ce qu'il faut bien appeler son «pessimisme démocratique», le polémiste ne mâche pas ses mots: «Moi, j'admets le terrorisme exactement pour les mêmes raisons que Michel Foucault, à savoir pour des raisons nationalistes. Pensons aux Irlandais, par exemple, qui ont eu ce courage-là. Ceux qui réussissent,

pour revenir à mon livre, on ne les appelle pas des terroristes, mais des libérateurs.»

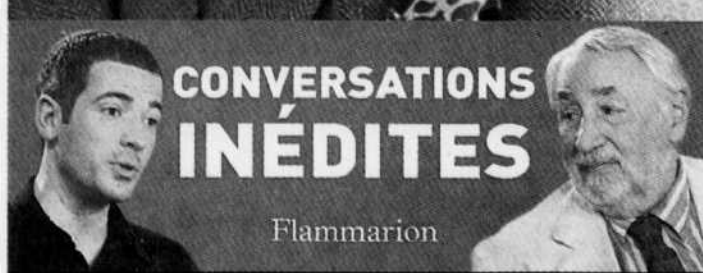
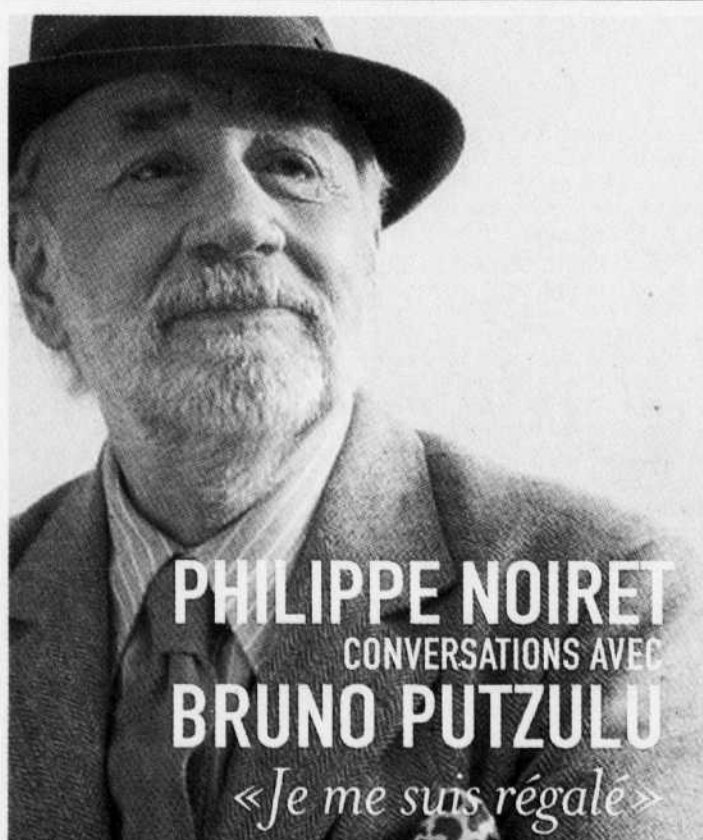
Entre la sainteté et le terrorisme, pour reprendre le titre d'un recueil de ses essais parus en 1984, quel choix faire pour donner une forme à pareils rêves de liberté? «Au Québec, pour que ça bouge, pour qu'il se passe quelque chose, il va falloir que ça aille dans les extrêmes», prédit-il, rappelant du même souffle la phrase de Sartre qu'il place en exergue de *La Grande Tribu* («On n'est jamais assez radical»).

Quoi qu'on puisse penser des positions politiques ou esthétiques de l'auteur de *Race de monde*, la caricature restera toujours une manière commode de ne pas lire. De refuser de voir et de comprendre l'engagement profond et fidèle de cet homme-écriture envers son «imperturbable moi», comme il l'écrit, et une certaine idée du «Kebek». Un Québec qui se tiendrait debout, libéré de ses

atavismes et de ses aliénations — culturelles, économiques, identitaires ou politiques.

Mais dans la grande salle à manger de son «château, manoir, asile ou maison» de Trois-Pistoles, Victor-Lévy Beaulieu ne cache pas son inquiétude: «Pour moi, à partir du moment où la santé — et il faudrait plutôt parler de maladie — devient le seul sujet qui finit par rejoindre tout le monde, c'est qu'on a atteint un niveau assez grave comme société.»

Collaborateur du Devoir

LA GRANDE TRIBU
C'EST LA FAUTE
À PAPINEAU
(GROTESQUERIE)Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Paroisse Notre-Dame-des-Neiges,
2008, 876 pages
En librairie le mardi 26 février

«Malgré leurs différences, [...] les deux hommes avaient beaucoup en commun, à commencer par un amour exigeant du métier d'acteur [...]. C'est d'abord cette passion qu'ils partagent dans ces délicieuses et étonnantes *Conversations*.»

André Lavoie - Le Devoir

Flammarion

Série de la Place des Arts

Le studio
littéraire
Un espace pour les motsLundi 3 mars 2008 • 19h30
À la Cinquième Salle de la Place des ArtsLettre à un otage,
Saint-Exupéry
Lu par Andrée Lachapelle

Léon Werth confie à Saint-Exupéry son manuscrit sur l'exode français et lui demande d'en rédiger la préface. Ce livre ne paraîtra pas, mais la préface deviendra *Lettre à un otage* et sera publiée en 1944. On ne saurait imaginer plus belle déclaration d'amour à Léon Werth ainsi qu'à tous les Français privés de leurs racines et soumis à un exil forcé dans leur propre pays. Andrée Lachapelle lit intégralement ce livre, méconnu de Saint-Exupéry, qui a marqué sa jeunesse et qu'elle a offert en cadeau un nombre incalculable de fois.

Coproducteur

Les Capteurs
de motsPlace des Arts
QuébecEntrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$

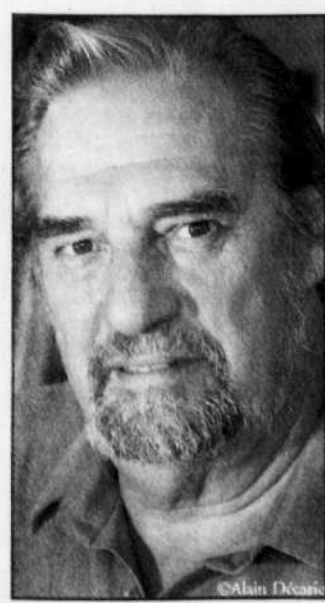
*Taxes comprises

514 842.2112
laplacearts.com

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

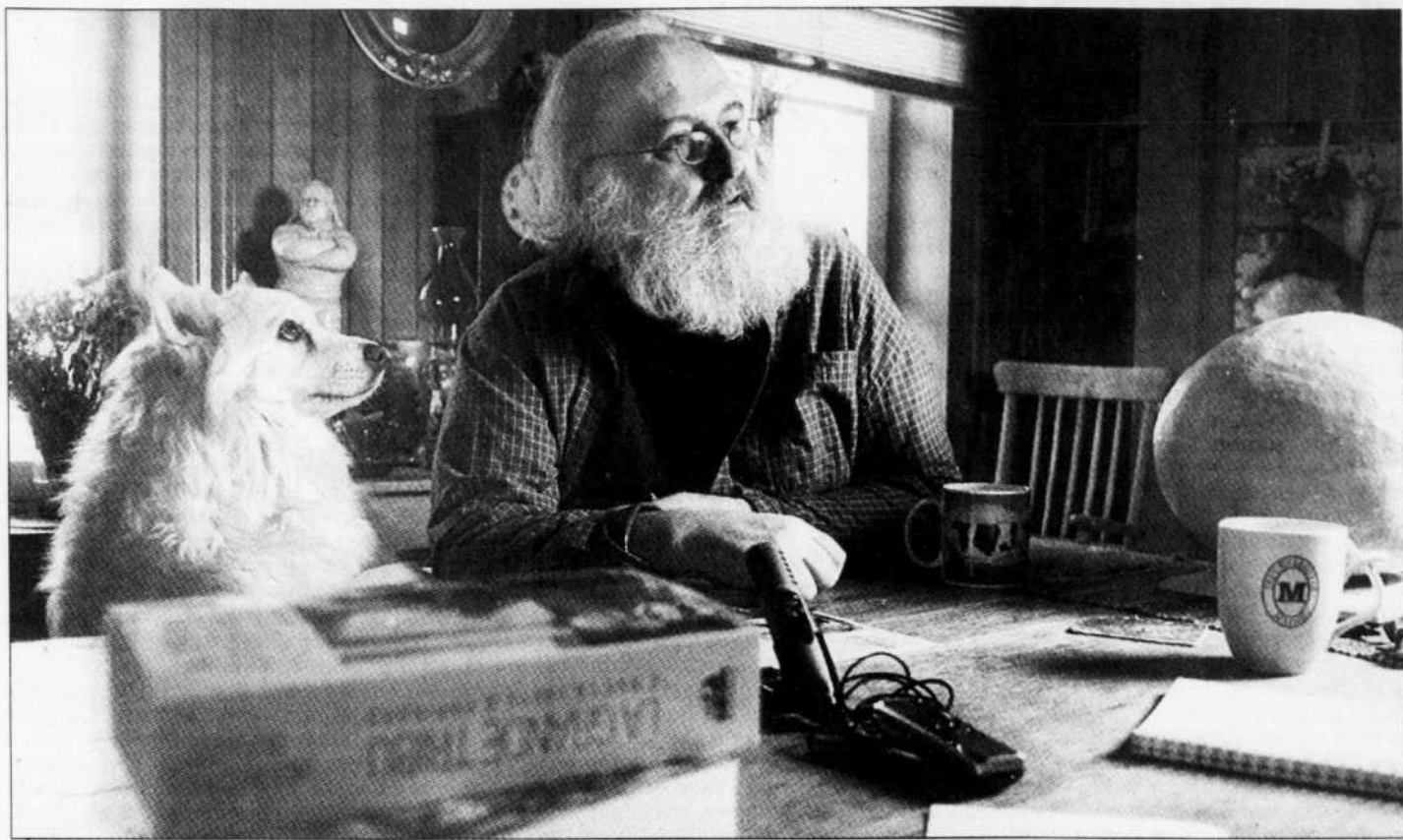
Jacques Senécal

Le bonheur philosophe
De Pythagore à Al GoreJacques Senécal
le bonheur
philosophe

Liber

258 pages, 24 dollars

LITTÉRATURE



Victor-Lévy Beaulieu chez lui, à Trois-Pistoles

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Oublier VLB?



Danielle Laurin

C'est le premier ouvrage qu'il voulait écrire. Victor-Lévy Beaulieu présente ce livre, son 70^e, comme l'aboutissement de 45 ans d'écriture. Difficile de ne pas penser à ça quand on lit *La Grande Tribu*.

Difficile d'oublier que VLB est l'auteur d'un monumental *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, censé jusqu'en Europe. Et qu'il est considéré par plusieurs, ici, comme le plus grand écrivain québécois vivant. Pour ne pas dire, selon certains, de tous les temps.

Difficile, aussi (surtout?), d'oublier le personnage médiatique et tout le folklore qui vient avec. Comment séparer l'homme de l'écrivain? Et l'écrivain de ses livres? Surtout quand il est si présent dans l'actualité. J'ai essayé. J'ai plongé tête baissée dans *La Grande Tribu*. Comme si je sautais dans l'inconnu. Je viens tout juste d'émerger des 880 pages. C'est encore tout chaud. Pas de recul.

Ne me demandez pas ce que j'ai compris. Ne me demandez surtout pas de résumer l'histoire. Tout ce que je peux dire, c'est que le roman alterne entre deux genres de récit. Un à la troisième personne, assez neutre. L'autre au «je», complètement éclaté.

D'un côté, ce qu'on pourrait appeler la réalité. Sous forme de récapitu-

latis biographiques. Portant sur de grands hommes qui ont marqué l'histoire (pas de femmes, non). Ils sont appelés les Libérateurs.

Ils viennent de partout: d'Irlande, d'Amérique du Sud, de France, du Québec, des États-Unis, de Chine... Ils ont vécu à peu près au même moment, au XIX^e siècle. De qui s'agit-il? De Daniel O'Connell, Simon Bolivar, Jules Michelet, Charles Chiniquy, Abraham Lincoln, Shang-Ti, Walt Whitman. Et Louis-Joseph Papineau.

On découvre, de façon presque simultanée, leur vie, leurs idées, leurs combats. Et le contexte géographique, politique, historique dans lequel ils ont évolué, depuis leur enfance jusqu'à leur mort. Le tout farci de citations, parfois longues, mais éclairantes, provenant de manuels d'histoire et de biographies.

De l'autre côté, il y a ce qu'on peut considérer comme de la fiction. Sans que la réalité soit exclue pour autant. On a un homme, dans une maison de fous. Il a un trou dans la tête. A perdu ses jambes. Est orphelin.

L'homme en question est obsédé par ses ancêtres. Il est persuadé qu'il descend, tenez-vous bien, d'une baleine... elle-même mère d'un baleineau rebelle «qui rêvait de fonder la Nation du Peuple des Petits Cochons Noirs».

Hystérie historique. C'est la maladie dont souffre le bonhomme, selon son médecin, le docteur Avincenne. Qui ne se gêne pas pour faire toutes sortes d'expériences sur son patient: lobotomie, insulinothérapie... Il lui implante même une puce électronique pour mieux le contrôler.

Parmi les autres patients de ce charmant établissement: Emile Nelligan. «Aujourd'hui, le plus grand poète kebecois copie dans de petits carnets les poèmes de Verlaine qu'il n'a pas encore oubliés et essaie de faire accroître au monde qu'ils sont de son invention.»

Mais le pensionnaire le plus impressionnant de l'endroit est un original éprouvable. Claude Gauvreau lui-même, oui. Même s'il n'est jamais identifié comme tel.

Une bonne partie du roman lui est en fait consacrée. De même qu'à la femme de sa vie, Muriel Guilbault, simplement présentée comme «la grande actrice rousse».

Sachez que je n'ai encore rien dit. Impossible à résumer, cette histoire, je vous dis. Même André Arthur et Jeff Fillion sont évoqués à un moment donné.

Mais retenez que l'homme sans jambes a «la grosse tête à Papineau». Autrement dit: «Le seul problème que j'ai, c'est que personne de mes alentours ne semble se rendre compte qu'à moi seul, je constitue toute la nation, son idée raciale et son idée civile, son idée de rébellion et son idée d'indépendance.»

Sa phrase leitmotiv: «Je suis vivant et j'ai hâte.» Tenez-vous le pour dit, bientôt il passera à l'action. Avec plein de gens des régions. Ce sera la révolution. Pourquoi, non? D'autres, ailleurs dans le monde, ont réussi avant lui...

Cessons d'avoir peur. Peur d'avoir peur. Peur de faire peur. Cultivons la graine de héros. Car: «S'il n'y a pas de héros véritable, il n'y a pas de pays, il n'y a pas de nation, il n'y a pas de peuple.» Compris?

Je mentirais si je vous disais que

je n'ai pas levé la tête au ciel de temps en temps. J'ai soupire, aussi, par moments. L'impression que ça tournait en rond.

Mais je ne compte plus les fois où je suis restée bouche bée. Devant cette langue réinventée, cet imaginaire lâché lousse. Ce tourbillon de mots, d'images, qui mitraillaient la page. Font des flammèches.

Cette façon, aussi, de tout se ré-approprier. De tout se permettre. Sans barrière, sans censure. Même les pires grossièretés. Et ce désir de tout embrasser: l'art, l'histoire, la politique...

Je suis passée par toutes sortes d'états contradictoires. Je me suis parfois demandé si, à l'autre bout, quelqu'un n'essayait pas de me mener en bateau. J'imaginai VLB, chez lui, à Trois-Pistoles, en train de se taper sur les cuisses.

J'avais beau essayer de l'oublier, à tout bout de champ il surgissait. Il était là, VLB, caricature de lui-même, en train de lire pardessus mon épaule. Quand ce n'était pas ses «ennemis» qui gloussaient en chœur.

Allez, ouste. Laissez-moi lire en paix.

Laissez-moi dire ceci. C'est gigantesque, c'est jubilatoire. C'est effrayant. C'est trop. Je cherche encore le mot. Je crois qu'il faudrait l'inventer.

C'est du VLB.

Collaboratrice du Devoir

LA GRANDE TRIBU. C'EST LA FAUTE À PAPINEAU

Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2008, 880 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les balles traçantes rouges

SUZANNE GIGUÈRE

Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, hiver 1994. Les rumeurs les plus folles courent. Madonna donnera un grand concert. Bill Clinton a été enlevé au moment où il s'apprêtait à prononcer un discours en plein air, sur la place où, le 28 février 1914, François-Ferdinand d'Autriche fut assassiné. Dans la ville assiégée depuis bientôt mille jours, seule la parole est encore en état de marche. D'autres histoires arrivent par la suite, font le tour des conversations, histoires grotesques à la mesure du grotesque de ce siège qui n'en finit pas.

Dans la ville encerclée, le silence ne dit rien qui vaille, au mieux cela signifie une offensive imminente. «Les feux d'artifice» reprennent à heure fixe, «les balles traçantes rouges» traversent le ciel, «une peur panique», inséparable de l'odeur du phosphore, s'empare des Sarajéviens. Puis, le sifflement des balles qui se perdent en rafales, les mortiers du matin.

À travers le désarroi de son personnage, un poète bosniaque, Cyril le Martinez nous fait pénétrer à petits pas dans l'intimité de la guerre, une guerre sous haute surveillance mais qui se déroule en pleine indifférence. *L'Enlèvement de Bill Clinton* est une histoire de perte.

Perte de sens

«La journée serait calme, deux ou trois cents obus tomberaient sur la ville. Tu avais à peine le temps d'y songer que ça tombait déjà, un colis de cent vingt millions arrivait lancé depuis l'Ouest.» Sarajevo va sur son millième jour de siège. La ville se désintègre à partir de son centre. Un désert de façades. Chaque habitant espère secrètement recevoir un saut-conduit lui permettant de partir.

Il n'y a plus d'électricité. Il fait froid, un froid dense. «On dort habillé, durant l'hiver tenue de jour et tenue de nuit ne diffèrent que par le retrait des chaussures, et éventuellement du manteau, le manteau, l'anorak, ou le gilet pare-balles, du nom que tu lui attribues parfois, ah ah ah, si tu as souvent crevé de faim jamais tu ne t'es retrouvé totalement à court de blagues.» Ironie de la politesse du désespoir.

L'espace vital de Nedim Hrbat se limite au périmètre de la cuisine. Posté à sa fenêtre, il observe les silhouettes qui passent au travers du quadrillage des balles. Chercher du pain, de l'eau, du bois devient une affaire de vie ou de mort, soumise à l'arbitraire des tireurs serbes embusqués. Les services hospitaliers sont saturés, les médecins, à court de diagnostics: «le plus facile ce sont les malades qui présentent les symptômes d'une maladie».

Les communications sont bloquées. Rien ne passe à part les nouvelles rapportées par le journal *Oslobodjenje* ou par la radio qui grésille par intermittence. Les rues, les arri-

re-cours, les jardins, les terrains de football se transforment en cimetières. «Nos morts onusiens, comme tout le monde s'était vite mis à les nommer, sont recouverts par les bâches bleues de l'ONU qui à l'origine devaient servir à calfeutrer les fenêtres.»

Journées vides en dépit du temps libre. Incapable d'écrire, incapable de travailler à quoi que ce soit. La plupart du temps, pour couper court à la nullité quotidienne, Nedim Hrbat revient à la cinquantaine de livres qui composent sa bibliothèque. Quelques minutes de lecture quotidienne — «penser c'était souvent déjà beaucoup trop lourd». Il finit par ne plus savoir dans quel monde, dans quel trou le conflit l'a emmené. «Ce nulle part où tu baignes, comme expulsé du monde. Depuis bientôt mille jours Sarajevo est en état de siège et ta langue est à bout [...] tu n'es plus très sûr d'être toi-même en vie.»

Sa langue bosniaque lui a été confisquée. Il n'y a officiellement qu'une langue: le serbo-croate. «Est-ce à dire que tu parles dans la langue de l'ennemi?» Aucun plan de paix en vue, aucune trêve à court terme, seulement des annonces diplomatiques. Nedim reçoit son ordre de mobilisation. Déjà tout est pire que dans le pire des cauchemars: «Résister, tenter l'attaque, tenir une position, hésiter entre tuer et être tué. Il y a toi Nedim Hrbat dans le fond d'une tranchée.»

Vivacité d'écriture

Au-delà de l'intérêt immédiat d'un récit où résonne l'histoire récente, le premier roman de Cyril le Martinez, poète et critique littéraire français, possède une vivacité d'écriture qui se tend et se détend, épousant peu à peu la détresse du narrateur. A force d'aller et venir dans sa tête, les mots et les phrases se chevauchent, se télescopent, puis vacillent. Des images flottent parfois, souvent les sifflements et les détonations lui enlèvent les mots de la bouche et les phrases demeurent en suspens. Fragments de mots, à demi muets, chuchotements, souffles.

Dans une sorte de monologue à rebours, *L'Enlèvement de Bill Clinton* mélange subtilement les faits réels et inventés, la vision documentaire et la fiction. Sur un fond de tristesse et d'histoire humaine profonde. «Parfois, on serre les dents et les larmes coulent quand même», comme l'écrivait si bien Zlatko Dizdarevic dans son *Journal de guerre* (Éditions Spengler, 1993).

Collaboratrice du Devoir

L'ENLEVEMENT DE BILL CLINTON

Cyril le Martinez
Les 400 Coups et L'Instant même
Montréal et Québec, 2008,
126 pages

Presses
de l'Université
du Québec

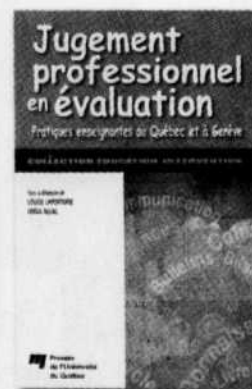
En vente chez
votre libraire
ou au
www.PUQ.ca



MANUEL CLINIQUE DES PSYCHOTHÉRAPIES DE COUPLE

Sous la direction
de John Wright,
Yvan Lussier et
Stéphane Sabourin
860 pages • 85\$

Les directeurs de cet ouvrage ont réuni ici une équipe de spécialistes québécois et américains. Leur expertise, à la fine pointe des développements les plus récents en psychothérapies de couple, est éclairée par un vaste éventail de données probantes et actuelles et tient compte de la diversité des unions conjugales. L'originalité de cet ouvrage, tient à une analyse approfondie, riche en exemples concrets, de la juxtaposition des troubles mentaux individuels et des troubles conjugaux.



JUGEMENT PROFESSIONNEL EN ÉVALUATION Pratiques enseignantes au Québec et à Genève

Sous la direction
de Louise Laforune
et Linda Allal
Collection
Éducation - Intervention
272 pages • 32\$

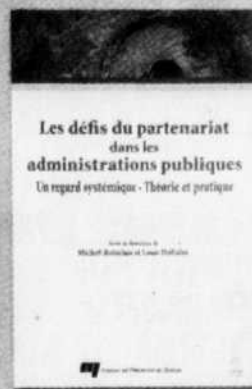
Le jugement professionnel - de quoi s'agit-il ? En quoi est-il une dimension fondamentale et incontournable de la pratique enseignante ? Comment s'exerce et se développe le jugement professionnel des enseignants et enseignantes en évaluation des apprentissages ? Le livre *Jugement professionnel en évaluation* propose des pistes de réflexion et d'action qui intéresseront tant le personnel enseignant que les personnes accompagnatrices et formatrices.



L'ODYSSÉE TRANSNATIONALE Enjeux, acteurs, sites Une perspective minimaliste

Chalmers Larose
206 pages • 27\$

En examinant l'interaction des acteurs civils avec le monde des États et la politique internationale et les différents modèles de relations transnationales, l'auteur analyse l'impact et l'influence des acteurs non étatiques sur la gouvernance du commerce international, en particulier sur le processus de libéralisation des échanges commerciaux, sur les enjeux environnementaux et sur la sécurité des États.



LES DÉFIS DU PARTENARIAT DANS LES ADMINISTRATIONS PUBLIQUES Un regard systématique - Théorie et pratique

Sous la direction
de Michel Boiscclair
et Louis Dailaire
Cédérom inclus
394 pages • 47\$

À travers une vision systématique, cet ouvrage présente différents aspects et paramètres à prendre en compte dans l'élaboration, la mise en œuvre et la gestion des partenariats qu'ils soient privés, public-public, public-communautaire. S'appuyant sur des pratiques inspirées du secteur privé, il explore différentes options permettant de réaliser des équipements et des services collectifs en gérant mieux leurs ressources, particulièrement financières. Il propose quelques exemples d'application qui intéresseront certainement les élus, les gestionnaires des réseaux et les professionnels.



VIVRE SON ENFANCE AU SEIN D'UNE SECTE RELIGIEUSE Comprendre pour mieux intervenir

Lorraine Derocher
Collection
Problèmes sociaux et
interventions sociales
204 pages • 25\$

Quels peuvent être les effets à long terme d'une enfance vécue à l'intérieur d'une secte religieuse où l'intervention divine constitue bien souvent l'unique réponse aux problèmes humains ? Que savons-nous des parcours de ces enfants maintenant devenus adultes, notamment des difficultés qu'ils affrontent ainsi que des stratégies d'adaptation qu'ils utilisent afin de s'intégrer en société ?



IMPATIENT D'ÊTRE SOI-MÊME Les étudiants montréalais, 1895-1960

Karine Hébert
Collection
Enseignement supérieur
306 pages • 30\$

Les étudiants et la jeunesse en général font partie de ces groupes qui ont émergé à la faveur du XIX^e et surtout du XX^e siècle. En s'interrogeant sur les fondements identitaires du groupe étudiant, en mettant en évidence le processus de construction identitaire menant à une prise de parole publique, cet ouvrage participe à ce courant historiographique qui trouve toute sa pertinence dans le contexte actuel de renouvellement de la démocratie.

LITTÉRATURE

Les mots de la fin



Louis Hamelin

Derrière la petite table transformée en présentoir, Alain Robbe-Grillet m'attendait. Attendait quelqu'un, n'importe qui. Dans cette atmosphère de grand centre commercial, au Salon du livre de Montréal, en 1985. Je n'avais jamais lu un livre de lui. Je n'avais absolument rien à dire sur la littérature. Je voulais parler à un écrivain.

Il était là à m'expliquer un truc: que le premier mot de la première phrase du livre était aussi celui de la fin (peut-être dans *Le miroir qui revient*, publié l'année précédente, ou un autre), et moi je l'écoutais sans l'entendre, trop occupé à penser: il te parle. Je n'étais rien à ses yeux, peut-être moins que rien, en fait: un acheteur potentiel. Qui, après avoir soupesé le livre et fait semblant d'hésiter, est reparti sans rien prendre, sauf cette image d'un Robbe-Grillet assis au milieu du centre commercial des livres de la Place Bonaventure, tenant boutique pour le premier venu, en 1985. Une image saute, valant bien ses mille mots. On ne sait toujours pas si la vie va finir par avoir la peau du roman, mais elle continue d'avoir la nôtre.

Plus loin, j'étais tombé sur Gilles Lamer, auteur de *Bâtissez mon temple*, qui avait inspiré à Réginald Martel une autre de ses célèbres envolées. Prostré au pied du temple, il était, le Martel... Dans une envolée de son cru, l'auteur a alors commencé à m'expliquer que le livre que j'avais entre les mains était le premier tome d'une trilogie qui elle-même s'inscrivait dans un cycle plus vaste devant ultimement comporter neuf volets. Une trilogie de trilogies, bref, vérifiable *Star Wars* de la prose canayenne. Ambitieux, vous avez dit? Je suis ressorti du Salon du livre et n'ai plus jamais entendu reparler de Gilles Lamer.

Les bébés sont rarement célèbres. C'est pourquoi les journaux préfèrent les morts aux nouveau-nés. Sur cette planète, on meurt 364 jours par année, puis, le 1^{er} janvier, nous avons enfin droit à notre photo de nourrisson. Du haut du balcon de son palais, un certain maharajah de l'Inde impériale exhibait à ses sujets, une fois l'an, la majestueuse érection qui dressait son membre. La permanence du pouvoir s'incarnant aux yeux du peuple. J'ai vu un film dans lequel les naissances cessaient tout à fait. Plus réaliste, Ken Kesey, dans *Sailor Song*, s'est contenté de la disparition à peu près complète du désir sexuel. A l'autre extrémité de la vie, José Saramago, Prix Nobel de littérature, imagine que la réalisation imprévue de son plus vieux rêve précipite l'humanité dans la catastrophe inverse: la fin de notre fin dernière et une bien encombrante vie éternelle ici-bas.

M'attaquer au Saramago a demandé du courage. Je sortais de l'Amérique post-apocalyptique de Cormac McCarthy, mais aussi du bunker d'Adolph Hitler. Le Hitler de Jonathan Fest faisait en effet partie d'un lot de livres découverts par mon propriétaire dans une cabane qu'il retape au bord de la rivière L'Assomption. On est là, c'est l'hiver, on se boit une bière en examinant des lots de livres anciens et j'ai l'impression d'être dans *Va savoir* de Réjean Ducharme. Le *Littre* en six volumes monte désormais la garde dans une boîte de carton à l'entrée de mon bureau. Et pour Hitler, ça ne s'arrange pas: il a provoqué l'extermination de quelques dizaines de millions d'êtres humains, l'Armée Rouge se trouve à une portée de canon de la porte de Brandebourg, le continent qu'il a entraîné dans la guerre est en train de s'écrouler sur sa tête, et lui, le Führer, il fait quoi? Il se bourre de gâteaux... Humain, trop humain, comme dirait l'autre.

Le livre de Saramago est nerveux, un peu bavard. Ce n'est pas de l'utopie, ni même une uchronie. Je crois que le terme exact est plutôt cacotopie. Le romancier introduit un grain de sable dans l'engrenage et s'intéresse ensuite à la manière dont les choses vont évoluer. Or le sort (ou l'omniprésent catastro-

phisme de ce début de millénaire?) a voulu que deux cacotopies viennent grossir mes piles presque au même moment. Je vais d'abord m'intéresser à celle, plutôt ingénieuse, de l'Argentin Pedro Mairal, né en 1970. Si le monde est encore debout dans deux semaines, nous nous occuperons de Saramago.

L'Intempérie date de l'automne 2007, même que l'achève d'imprimer nous ramène aussi loin en arrière que la saison dorée des épluchettes, mais il fallait absolument parler de ce livre, d'autant plus que son thème est précisément le temps, dans tous ses avatars. *L'Intempérie* pourrait bien être le seul exemple d'une antichronie romanesque parfaitement réussie, maîtrisée de bout en bout, l'équivalent narratif d'un numéro de filofériste accompli par un historien érudit. Tout simplement étonnant... Et quelle écriture! Brutale, poétique. Des trouvailles, des images frappantes, des horreurs débitées de la voix tranquille, presque neutre, d'un témoin qui, pour survivre, a renoncé à s'étonner, et une densité de la langue, une paisible luxuriance qu'on sent pousser comme une coulée de lave encore chaude sous la traduction. «[...] ils montraient fièrement leurs cicatrices roses comme des fermetures éclair en chewing-gum.» «On avait fait fuir de mon corps l'oiseau profond du langage.» Je veux être pendu si on n'y trouve pas même quelques phrases parfaites, où chaque mot pèse son poids d'absolu: «On sentait la joie secrète de la forêt sous les grandes averse.»

Pas besoin de connaître intimement l'histoire du continent latino-américain et de son Cône Sud pour pouvoir apprécier ce récit de rétro-anticipation mené au rythme d'un galop de chevaux sauvages dans la pampa. Après le cinéaste Solanas montrant, dans son *Voyage*, un président argentin obligé de chausser des palmes pour quitter son palais rose cerné par les eaux, il y eut, dans la réalité, effondrement complet d'une économie moderne, suivie d'une brève plongée dans l'anarchie, puis d'expériences de pouvoir populaire et d'autogestion, et enfin d'un probable retour, à coups de tapes dans le dos du système bancaire international, à une forme ou

l'autre de normalisation. Nul doute que cette exemplaire catastrophe ait joué un rôle dans la genèse, par Pedro Mairal, de la mystérieuse intempérie qui, dans son livre, va cependant très rapidement déborder le cadre national et atteindre à l'universalité de l'*Homo megapolis*. Nous sommes tous des habitants du Buenos Aires de ce roman.

Et si le cours de l'histoire s'inversait? s'est-il probablement demandé. La ville s'étendait? La voici qui recule, ses murs lentement bouffés par une entité jamais décrite, une sorte de champignon, croit-on devenir, ou de microbe, mais peu importe: *L'Intempérie* s'attaque à toutes les structures modernes et, tandis que la banlieue, ceinture après ceinture, s'écroule comme un château de cartes, que les réfugiés inondent les rues et s'approprient l'espace urbain, que la barbarie menace et que le chaos s'installe, on assiste à la dissolution des liens sociaux traditionnels et à la régression vers de nouvelles formes communautaires. Les centres de pouvoir sont balayés. *L'Intempérie*, c'est la revanche de la périphérie.

Coups d'Etat, guerres civiles, émigration massive, retour à l'élevage, intervention de l'Espagne, guérillas sauvages et affrontements tribaux: en une fantastique régression vers l'origine, l'Argentine retranspire sous nos yeux son histoire à l'envers, et le moindre talent de Mairal n'est pas de rester logique jusqu'au bout et de ne jamais dévier de son idée, qui le ramène inexorablement à l'avant-Conquête, à l'avant-Découverte. On voit apparaître des tribus inédites, des hommes-montagnes si obèses qu'ils ont renoncé à se déplacer, des nations et des monstres dignes de Gulliver et des toutes premières cartes de l'Amérique. Mairal nous monte un bateau et même l'amiral est dans le trouble. C'est magnifique.

hamelinlo@sympatico.ca

L'INTEMPÉRIE

Pedro Mairal

Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis

Rivages

Paris, 2007, 302 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Du côté de Flaubert

Gilles Archambault

«Suis-je vieux, mon Dieu!», écrit Flaubert à une vieille amie, le 20 avril 1876. Il a un peu plus de quatre ans à vivre. Le tome V de sa *Correspondance* vient de paraître dans la Bibliothèque de la Pléiade. On y a ajouté, dans un livre non relié, un index, à mon sens indispensable.

En fin de vie, l'auteur de *Madame Bovary* est nettement pessimiste. Pour lui, «les morts sont plus agréables que les trois quarts des vivants». Qu'il s'entretienne avec sa nièce, qu'il adore, ou avec des confrères écrivains — Maupassant, Tourgueneff, Edmond de Goncourt, Zola —, ses lettres sont de longues plaintes qui concernent surtout ses difficultés financières, ses problèmes d'écriture et l'imbécillité de l'époque dans laquelle il vit.

Il affirme s'être «remarié avec la littérature». La mort de son amie George Sand l'affecte et les recherches qu'il effectue pour venir à bout de son roman inachevé *Bouvard et Pécuchet* l'épuisent. De plus en plus, la littérature est

«l'art du sacrifice». Il n'aime pas que l'on parle de lui, défend qu'on utilise sa photo. En avril 1879, il confesse que «la littérature l'a empêché de donner carrière à [ses] Vertus comme à [ses] vices».

Il vit à Croisset comme un moine, ne séjourne plus à Paris que pour de courtes périodes. L'argent se fait rare. Pourtant, il résiste jusqu'au dernier moment avant d'accepter une sinécure qui le tirera d'embarras. Il croit dur comme fer que «les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit».

A son ami Tourgueneff, il confesse qu'«en de certains jours, il me semble que je suis saigné aux quatre membres et que ma crevasse est imminente». Confession qui se termine tout de même par cet aveu: «puis je rebondis et je vais quand même». On est en août 1879. Est-ce étonnant de la part d'un homme qui avoue n'aimer que les confessions excessives?

Aux lettres des quatre dernières années de Flaubert, on a ajouté des missives retrouvées depuis la parution des tomes pré-

cédents. À noter que, si cet ultime tome nous parvient avec un certain retard, la chose en est imputable au décès de Jean Bruneau, qui avait mené l'entreprise de la publication de la *Correspondance* jusqu'à alors. Yvan Leclerc, qui a pris la relève, s'applique à restituer la figure de Flaubert avec la même ferveur, la même justesse.

«Heureux ceux qui sont nés sans le désir de la perfection», note l'auteur, qui sue sang et eau sur le manuscrit de ce *Bouvard et Pécuchet* dont il semble parfois deviner qu'il n'en verra pas la fin.

Il songe à des lectures sans fin. Des lectures dont la bêtise est évidente. Dans un manuel consacré aux jeunes femmes travaillant comme bonnes et intitulé *Manuel des pieuses domestiques*, il lit, au chapitre intitulé «De la modestie pendant les plus grandes chaleurs», de ne pas «se trop découvrir ni d'entrer en service chez les comédiens, les aubergistes ni les marchands de gravures obscènes».

Même si de son propre aveu il est «tanné d'écrire des lettres», il donne des conseils à un jeune écrivain: «Vous êtes jeune; travaillez longtemps dans la solitude et sans espoir de récompense, sans idée de publier... Exercez-vous à écrire des choses que vous avez senties personnellement...»

J'attendais depuis trop longtemps que paraisse ce livre. Je n'ai pas été déçu. J'imagine même qu'il ne soit pas possible qu'on prétende aimer la littérature et ceux qui la font sans être envoûté par une lecture de ce type. C'est vous dire.

Collaborateur du Devoir

CORRESPONDANCE V (1876-1880)

Gustave Flaubert

Gallimard,

«Bibliothèque de la Pléiade»

Paris, 2007, 1556 pages

CORRESPONDANCE

INDEX

Gustave Flaubert

Gallimard,

«Bibliothèque de la Pléiade»

Paris, 2007, 484 pages



Gustave Flaubert

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Antoine Ouellette

Le chant des oyseaulx



ANTOINE OUELLETTE
Le chant des oyseaulx
essai, 273 p., 25 \$

Au confluent de l'ornithologie, de l'écologie et de la musique, un livre étonnant qui enchante par son propos à la fois simple et riche, ludique et sérieux, rigoureux et audacieux.

Le chant des oyseaulx «ouvre la discussion sur un thème qui est tout à fait d'actualité chez les scientifiques, celui de l'intelligence, voire de la culture des animaux.» Caroline Montpetit, *Le Devoir*

Jean Forest

Le Grand GLOSSAIRE des anglicismes du Québec

499 p., 35 \$

PLUS DE 10 000 ENTRÉES

LA RÉFÉRENCE SUR LES ANGLICISMES

DISTRIBUTION: DIMEDIA

liberté 279

QUÉBÉCOIS ENCORE UN EFFORT

Dossier

07 JEAN-PHILIPPE WARREN LES ACCOMMODEMENTS RAISONNABLES EN TROIS PARADOXES 16 ROBERT RICHARD QUÉBÉCOIS ENCORE UN EFFORT... 31 ANDRÉ MAJOR INFIDÈLE ET SOLIDAIRE 35 CATHERINE MAVRIKAKIS TRAHIR LA RACE: PORTRAIT DE L'INTELLECTUEL QUÉBÉCOIS EN JUDAS 45 MICHEL PETERSON LA TUQUE DES TURCS 66 PIERRE LEFEBVRE CECI N'EST PAS UN QUÉBÉCOIS

Hors-dossier

79 STÉPHANE LÉPINE CE PAYS-LÀ — CARNETS DE DRESDE ÉTÉ 2006 (4^e PARTIE) 93 TROIS POÈMES DE LAWRENCE FERLINGHETTI — TRADUCTION ET PRÉSENTATION D'ANDRÉ TROTTIER 102 SIMON NADEAU L'AVENTURE D'UNE CONSCIENCE: ENTRETIEN AVEC MICHEL MORIN (1^{re} PARTIE)

WWW.REVUELIBERTE.CA

HUGUES CORRIVEAU

Mettre des années à aimer la poésie de Patrice Desbiens aura sans doute été nécessaire, si cela me permet aujourd'hui de lire avec un réel plaisir plusieurs textes de son dernier recueil, intitulé *En temps et lieux*. Chose certaine, ce livre-ci parle tout bas, confidentiel presque, tellement la vie y est lente, le ton précis et toujours un peu délinquant, ainsi qu'il se doit.

Comment ne pas sourire, en effet, devant ces «Deux métaphores, une lune»: «Heureux comme / une puce dans / un chat angora / et // nu et lucide / comme une / luciole // je danse sur / mon anse // sous le djembé / de la pleine / lune.» Cette espèce de simplicité qui met en jeu à la fois la profondeur d'une solitude étonnée et l'étrangeté d'un propos décalé fait en sorte que ces poèmes trouvent leur accent véritable, imposent une vision intérieure épanouie. Sans compter leur rythme souvent «rapé», dirait-on, qui entraîne la lecture saccadée que les textes imposent.

Patrice Desbiens a cette manière assez particulière d'ouvrir le réel, comme s'il n'y touchait pas mais que, regardant les choses sous des angles incongrus, s'en échappait du sens inédit: «Le matin est slowbline / avec deux n. // Je me lève et / entre plancher et plafond / je m'enfange dans les / décombres de décembre. // [...] je m'enveloppe de lumière / et l'archange des neiges / me poste sans timbre / jusqu'aux limbes.»

Et ce n'est jamais sans cynisme

que le poète décape les événements. Son incarnation, où qu'il soit, est toujours immédiate; le sujet de ses poèmes tient souvent à presque rien, traverser une rue, manger une soupe aux pois ou parler de trois poètes en avion. Ce qui compte, c'est cette manière de voir la douleur éperdue derrière le geste le plus anodin, où de traduire la perte, comme dans ce texte où il demande qu'on jette sa soupe mais qu'on garde le cheveu qui s'y trouve, car c'est celui de sa mère.

Le désarroi passe aussi dans ce texte tragique qui le décrit: «Dans la rue / un homme est étendu / un homme anonyme / qui me ressemble // Son index est pointé / vers le ciel comme / un clocher d'église et / il respire des nuages / par les yeux. // La mort ne peut que sourire / son smile scalpé.»

Disons de plus, ce qui ne gâche rien, que le livre est beau, d'un bleu intense, illustré d'une carte géographique sur laquelle on voit les Grands Lacs, un peu du Québec et l'emplacement de Sudbury. Bref, l'objet lui-même fait signe, désigne ces lieux où le temps passe. S'il en est qui ne connaissent pas l'univers de ce poète qui, par quelque côté, évoque Jean Narrache, ce livre-ci s'impose comme entrée en matière.

Collaborateur du Devoir

EN TEMPS ET LIEUX

Patrice Desbiens

L'Oie de Cravan

Montréal, 2007, 60 pages

Olivieri
librairie > bistro

Olivieri
au coeur de la littérature

Mardi 26 février à 19h

CRILCQ

Université de Montréal

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Rencontre avec 4 finalistes du Prix littéraire des collégiens 2008

Le Prix littéraire des collégiens est décerné par un jury d'étudiants provenant des différents collèges et cégeps du Québec. Doté d'une bourse de 5000 \$, le prix récompense une œuvre de fiction québécoise parue au Québec.

STÉFANI MEUNIER

Ce n'est pas une façon de dire adieu, (Boréal)

PIERRE SAMSON

Catastrophes, (Les Herbes rouges)

LISE TREMBLAY

La sœur de Judith, (Boréal)

ÉLISE TURCOTTE

Pourquoi faire une maison avec ses morts, (Leméac)

Animée par Stanley Péan

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Rançon de la renommée

CHRISTIAN
DESMEULES

Méticuleuse jusque dans son souci inquiet de la postérité, Marguerite Yourcenar prenait soin de répertorier et de reproduire en double — parfois aussi en triple et souvent de la main de Grace Frick, secrétaire et compagne de vie — la plupart des lettres qu'elle rédigeait.

C'est ainsi que Gallimard est aujourd'hui en mesure de nous offrir un second volume de sa correspondance générale. Une partie des lettres plus intimes, celles-là conservées sous scellés à la Houghton Library de l'université Harvard, devront encore attendre une vingtaine d'années pour voir la lumière du jour en vertu des multiples précautions légales voulues par l'écrivaine décédée en 1987.

Couvrant les années 1957-1960 — une période qui se confond en partie avec la gestation de *L'Œuvre au noir* —, ce sont 346 lettres, presque toutes parties de Petite-Plaisance, la maison qu'elle habitait à Northeast Harbor dans le Maine, qui témoignent de ses activités et de ses préoccupations créatrices. Un gros plan sur cette «volonté sans fléchissement» d'une femme d'exception, pour qui le roman demeure encore «le meilleur moyen d'investigation psychologique offert au lecteur». Des lettres où l'auteure des *Mémoires d'Hadrien* apparaît tour à tour appliquée, procédurière, polie. Très polie. Sans débordements, sans émotion. Presque sans style.

«Était-il vraiment nécessaire d'entreprendre la publication d'une correspondance exhaustive de Marguerite Yourcenar, après la passionnante anthologie de trois cents lettres à ses amis et quelques autres (Gallimard, 1995) ?», se demandait récemment Josyane Savigneau dans *Le Monde*.

À la fois un peu comptable, organisatrice de tournées, documentaliste ou agent de voyage,



ARCHIVES LE DEVOIR

Marguerite Yourcenar

avec un soin minutieux et parfois jaloux, Yourcenar veille à l'édition de son œuvre, à ses recherches historiques. Quand elle n'est pas tout entière absorbée par l'urgence tatillonne d'avoir à régler ses différends avec un éditeur.

«Comme vous le savez, confie-t-elle un jour à un ami, les lettres qu'on voudrait écrire passent après toutes les autres.» C'est la rançon de la renommée et la rigueur légendaire de Yourcenar, en somme, qui grèvent cette correspondance qui constitue aussi, quand même, une incursion fascinante dans ce qui s'approche malgré tout le plus du laboratoire de l'écrivaine.

Collaborateur du Devoir

**UNE VOLONTÉ SANS
FLÉCHISSEMENT**
CORRESPONDANCE
1957-1960 (D'HADRIEN
À ZÉNON, II)

Marguerite Yourcenar
Édition de Joseph Brami, Maurice Delcroix, Colette Gaudin,
Rémy Poignault, Michèle Sarde
Gallimard
Paris, 2007, 550 pages

GUYLAINE
MASSOUTRE

L'artiste visuel Christian Boltanski a mis la biographie impossible au centre de son œuvre. Tour à tour résurrection et dispersion, son autobiographie constitue une œuvre faite d'images — films, installations, photographies — qui le racontent en pièces détachées.

Au Centre Pompidou, une de ses œuvres occupe une salle. *La Vie impossible de Christian B.* Dans la pénombre, sous de faibles néons, des archives sont agencées en un collage méticuleux. Photographies en noir et blanc, aux coins soulevés, y créent un rythme à percevoir dans vingt vitrines grillagées. De telles «archives minuscules» ont fait l'objet d'un film en 2001.

Dans *La Vie possible de Christian Boltanski*, l'écriture adopte la même perspective, qu'il qualifie volontiers de «crépulescaire», entre «la vie lamentable» et «le souci de réalisme et de vérité». Sans se dire littéraire, il aborde les modes de l'intime, de la famille, du politique et du social. Sylvie Grenier, conservatrice au Centre Georges Pompidou, met en valeur cette existence singulière, foisonnante de projets réalisés.

Est-il indispensable de connaître son œuvre pour s'y intéresser? Non. La «confession dictée» présente cet homme, né en 1944 d'un père juif, médecin, et d'une mère corse, écrivaine. On découvre une enfance délicate, cloîtrée dans une famille symbiotique, resserrée sur elle-même dans une grande maison inoccupée.

Ce récit précis et intelligent, telle l'œuvre visuelle, ressemble à un conte. Dans une famille hors du commun, le garçon reçoit le soutien de toutes ses fantaisies. Ses expériences matérielles, manuelles et sensibles, il les mène sans formation.

Ce destin d'artiste exemplaire, affirmé avec autant de naïveté que d'insolence, cette certitude de vivre dans l'art reflète une personnalité souple et entêtée. Obsessif et versatile, il fabrique des objets modelés, à

côté des poupées d'Annette Messager, près de l'art brut. Il sait montrer et fabriquer «le passage du plus personnel au plus collectif».

Boltanski partage son monde imaginaire: «L'artiste envoie une sorte de stimulus, et le regardeur va prendre l'image pour lui, se l'approprier et finir l'œuvre.» Rien de théorique. Les âges, la fuite du temps et ce qu'il en reste: «L'art est toujours une sorte d'éche.» Nourri de Fellini, de Kantor, de Chaplin, de Warhol, de Beuys, de Pina Bausch, parmi les grands, il se déplace avec aisance à travers les démarches d'artistes contemporains. Il les a suivies au moment même où elles se sont faites.

Leurs chemins se croisent. Signaux: d'Alain Fleischer, parus cet automne, *L'Ascenseur. Fiction* (Le Cherche Midi) et *Quelques obscurissements* (Le Seuil), suite et fin de *L'Amant en culottes courtes*. L'artiste écrivain y reprend sa remémoration sur l'adolescence. Ces récits et nouvelles reposent sur quelques images fortes, noyau central obscur.

Le discours de l'artiste contemporain demeure essentiel: il constitue un moment de l'acte de figuration. On frôle l'indicible, le senti des noirs de la fiction, la poésie, la scène et leurs images. Le sujet créateur s'y ancre, dans la dimension symbolique de la littérature et des arts.

De tels livres inventifs éclairent des images au mode peu diurne. Grâce à leur lucidité, ils jettent des passerelles extravagantes vers l'imaginaire. Ces artistes savent tenir une caméra, produire des images inconscientes, puis les monter, quitte à entretenir des effets d'immersion. Obscurissement: Fleischer l'exige de son art, comme l'«empreinte double et réciproque, recto verso, de la vie dans l'écriture et de la littérature dans la vie».

Barthes, le temps retrouvé

Par leur spiritualité, les signes du quotidien sont devenus des symboles. C'est le grand apport des années 70. Roland Barthes et Roger Caillois, dont on republie certains textes fondateurs, comptent parmi

les sémiologues les plus inspirés de ce temps. Deux publications importantes nous y replongent. Primo, le séminaire de Barthes sur le discours amoureux, inédit, donné à l'école pratique des hautes études de 1974 à 1976. Secundo, *Images du labyrinthe de Callois* (Gallimard), recueil d'articles toujours aussi stimulants, consacrés à l'art.

De Barthes, le volumineux *Fragments d'un discours amoureux*, quoique publié en gros caractères, fera la joie des spécialistes. L'édition est morcelée, mais savante, allant de *Jalousie à Potin*, de *Geste tendre à Vagance*, de *Cœur à Démon*. On y retrouve le cheminement du maître jusqu'au best-seller de 1977 et la suite du cours au Collège de France, publié sous le titre *Comment vivre ensemble?*. Rien que de l'essentiel.

L'Amoureux? «C'est un sujet singulier, intempestif, fou, pourrait-on dire, si, par un dernier tour de son imaginaire, il n'était pas impuissant à porter le masque glorieux de la folie: il n'était partie d'aucun répertoire, d'aucun asile.»

Il ne s'agit pourtant que de notes de cours, rédigées par Barthes, d'une correspondance, d'un journal, qui participèrent à ce grand séminaire,

lequel ne fut pas enregistré. Plus de vingt entrées de son dictionnaire sur des lieux communs... très personnels y sont rassemblées. Claude Coste, l'éditeur, y souligne une affectivité, un lyrisme, chez cet intellectuel qui rassembla une génération après lui, sur le thème «Vivre et écrire, sans distinction».

Collaboratrice du Devoir

**LA VIE POSSIBLE DE
CHRISTIAN BOLTANSKI**

Christian Boltanski
et Catherine Grenier
Le Seuil
Paris, 2007, 266 pages

**LE DISCOURS
AMOUREUX, SUIVI DE
FRAGMENTS D'UN
DISCOURS AMOUREUX:
INÉDITS**

Roland Barthes
Avant-propos d'Eric Marty
Présentation et édition
de Claude Coste
Le Seuil
Paris, 2007, 746 pages

COMPTER JUSQU'À CENT

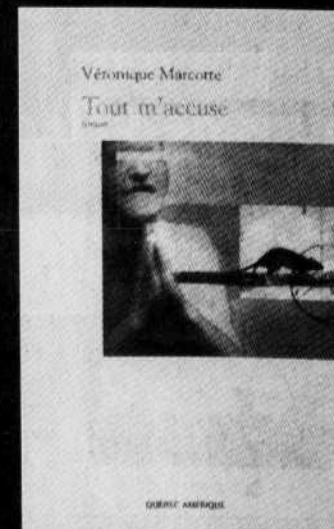
Mélanie Gélinas



Première invitée de la collection Première Impression, Mélanie Gélinas offre un texte dont la lecture ne laissera ni indifférent ni indolent. Derrière *Compter jusqu'à cent* se cache avant tout le désir d'évoquer un attentat déjà vécu afin de l'exorciser. On a ici affaire à une écriture de survie où les mots disent le drame par fragments choisis au gré des souvenirs qui remontent à la surface.

TOUT M'ACCUSE

Véronique Marcotte



L'histoire d'une famille rompue, celle d'Auguste, puis, de l'autre côté de la vitrine, l'histoire de Victoire, qui cherche parmi les décombres de la ville une manière de reprendre le contrôle sans disparaître. La quête de quatre personnages que les événements «accusent» et font vivre dans un sentiment de culpabilité inaltérable.

Dans son troisième roman, Véronique Marcotte poursuit avec justesse l'étude d'être en marge amorcée dans ses titres précédents. Ici, la touchante détresse humaine est exposée sans jugement. Alors, qui osez-vous condamner?

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS
LIVRES

Résultats des ventes: du 12 au 18 février 2008

ROMAN

- 1 BORDERLINE**
Marie-Sissi Labrèche (Boréal)
- 2 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI...**
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 3 SANS RIEN NI PERSONNE**
Marie Laberge (Boréal)
- 4 DECEPTION POINT**
Dan Brown (Libre de Poche)
- 5 COFFRET À FAIRE ROUGIR T. 2**
Marie Gray (Guy Saint-Jean)
- 6 PRINCESSE**
Danielle Steel (Presses de la Cité)
- 7 MILLE MOTS D'AMOUR T. 4**
Collectif (Impatients)
- 8 LA ROUTE**
Cormac McCarthy (Olivier)
- 9 NOBLESSE DÉCHIRÉE T. 1: PARFUM...**
Jennifer Ahern (Libre Expression)
- 10 L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSE**
Muriel Barbey (Gallimard)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 STIMULEZ VOTRE SYSTÈME...**
Isabelle Huot (De l'Homme)
- 2 LE SECRET**
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 3 LE GRAND LIVRE DE LA MILITEUSE**
Collectif (Broquet)
- 4 MISSION ANTARCTIQUE**
Jean Lemire (La Presse)
- 5 METS-LE AU 3**
Louis-José Houde (Groupe Phaneuf)
- 6 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO**
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- 7 ANTICANCER: PRÉVENIR ET LUTTER...**
David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
- 8 PETIT ROBERT 2008**
Collectif (Robert)
- 9 LE MEILLEUR DE SOI**
Guy Corneau (De l'Homme)
- 10 L'INDÉPENDANCE FINANCIÈRE GRÂCE...**
Jacques Lépine (Monde Différent)

JEUNESSE

- 1 LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1**
Tony Di Terlizzi (Héritage)
- 2 HARRY POTTER ET LES RELIQUES...**
J.K. Rowling (Gallimard)
- 3 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 4**
India Desjardins (Intouchables)
- 4 DÉJOURS AVEC LÉON T. 5**
Annie Groovie (Courte Echelle)
- 5 HÉSITATION**
Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 6 LA FILLETTE DISPARUE**
Dotti Enderle (ADA)
- 7 FUNESTE DESTIN T. 1: MÊS SOUS UNE...**
Lemony Snicket (Héritage)
- 8 LE SECRET DU COURAGE**
Geronimo Stilton (Albin Michel)
- 9 À LA CROISÉE DES MONDES**
Philip Pullman (Gallimard)
- 10 NE MEURS PAS LIBELLULE**
Linda Joy Singleton (ADA)

ANGLOPHONE

- 1 A NEW EARTH**
Eckhart Tolle (New American Library)
- 2 EAT, PRAY, LOVE**
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 3 THE OVERLOOK**
Michael Connelly (Vision)
- 4 THE SECRET**
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 5 ATONEMENT**
Ian McEwan (Seal)
- 6 THE APPEAL**
John Grisham (Doubleday)
- 7 THE INNOCENT MAN**
John Grisham (Dell)
- 8 DUMA KEY**
Stephen King (Scribner)
- 9 NEXT**
Michael Crichton (Harper Collins)
- 10 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC**
Daniel J. Levitin (Plume)

Escapades
à NEW-YORK

avec Kent Nagano du 7 au 9 mars 2008

Pour information: 514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades

Librairie Alire

Rencontre avec Nicolas Ancion, auteur de *Nous sommes tous des playmobiles**

La librairie Alire vous invite à rencontrer l'écrivain belge, jeudi le 28 février 2008 à 19 h.

Soirée animée par Elsa Pépin, chroniqueuse littéraire au Journal Ici.

*Publié aux éditions Le grand miroir

Alire, Librairie indépendante agréée
825, rue Saint-Laurent Ouest, Longueuil | 450.679.8211

**LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION**

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

L'amertume des départs n'est faite que pour augmenter la douceur des revoirs.

(18 février 1943)

Dempis Leonard

Ton kaki qui t'adore

Lettres d'amour en temps de guerre

Jeannine et Gérard se rencontrent en mars 1942. Elle a 19 ans, lui 21. Deux mois plus tard, ils échangent leur premier baiser. Mais en août, la conscription sépare nos deux amoureux. Gérard est enrôlé dans l'armée canadienne, où il restera trois ans. Ils s'écriront plus d'un millier de lettres, entretenant une relation amoureuse passionnée.

440 pages, 15,00 \$, ISBN 978-2-89448-510-2

SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Voyage en Asie avec Olivier Germain-Thomas

CAROLINE MONTPETIT

Grand écrivain et grand voyageur, Nicolas Bouvier disait qu'alors qu'on pense faire un voyage, c'est le voyage qui nous fait et nous défait.

Ainsi Olivier Germain-Thomas, dans son essai *Le Bénarès-Kyoto*, publié aux Éditions du Rocher et qui a gagné cet automne le prix Renaudot essai, semble-t-il se faire et se défaire, selon qu'il traverse les quais de Bénarès, un marché du Laos, la muraille de Chine ou un shintô du Japon.

Car un homme à lui seul ne peut contenir un pays, et en le traversant, il ne peut qu'en refléter certains paysages, filtrés à travers son œil, qui est, dans ce cas-ci, à la fois sensible et érudit.

Tant qu'à partir, donc, aussi bien partir avec Olivier Germain-Thomas, puisqu'à défaut d'être

doué d'ubiquité, il sait voyager dans le temps avec les livres, au risque d'être déçu de ne pas trouver tant de culture dans chaque être rencontré sur les chemins du voyage.

«Les Occidentaux ne comprennent rien à la Chine, lui dit d'ailleurs une Chinoise brièvement rencontrée au cours de son périple. Vous venez avec un fatras d'idées sur Confucius, Lao-tseu, le bouddhisme et je ne sais quoi. Tout le monde s'en fout en dehors des vieilles femmes! La Chine ancienne est morte pour toujours. Vous avez changé depuis Robin des bois, non?»

Constamment ramené à lui-même, donc, l'écrivain y trouve cependant assez d'espace pour captiver le lecteur, tant par ses réflexions que par ses descriptions, parce que voyager est nécessairement un dépouillement de soi, un pont tendu vers l'inconnu.

Olivier Germain-Thomas n'en est pas à son premier voyage. Loin s'en faut. Il a déjà signé des

livres sur l'Inde, sur la Chine, sur le Liban, sur le Japon et sur le bouddhisme en général. Dans *Le Bénarès-Kyoto*, il esquisse certaines conclusions, comme: «L'essentiel a déjà été compris par les Anciens. Il m'a fallu faire le tour du monde et de bien des idées pour en avoir la preuve.»

Ici et là, Germain-Thomas puise dans sa besace de culture toutes sortes de réflexions intéressantes sur le voyage et sur la vie. Comme cette chanson rapportée par une princesse thaïlandaise, chantée par des enfants pour passer le temps dans les trains: «Si on arrive, tant mieux; si on n'arrive pas, tant pis.» Et il

ne se prive pas de faire quelques allers-retours entre sa culture et celle du pays qu'il visite, de Montaigne à Bouddha, en passant, le temps de cette jolie phrase, par Paul Valéry: «Ce qu'il y a de plus profond en l'homme, c'est la peau.»

Le voyageur

se laisse

colorer

par les pays

qu'il traverse

Plaisirs

de la couleur

Le voyageur se laisse colorer par les pays qu'il traverse. «Devant un arbre, je puis être chinois, écrit-il, avec un enfant, je suis indien.» Mais il reste réaliste et conclut: «L'illusion est de croire qu'on peut se départir de soi devant une autre culture.»

Reste que c'est un pur plaisir que de se glisser aux côtés d'Olivier Germain-Thomas, pour admirer un instant le miroitement du Mékong, pour contempler le

monde dans une goutte d'eau, comme le font les Japonais, pour tâter d'un peu de mystère en ces époques qui l'évacuent à la vitesse grand V.

«Chez nous, note-t-il, deux siècles et demi d'amnésie nous ont poussés à éradiquer la part mystérieuse des choses, qui demeure l'essentiel.»

Et l'on sent bien que c'est cette quête du mystère qui le pousse vers l'avant dans ce voyage en Asie: pratiques de rituels, lectures de textes de sages, visite de lieux de pèlerinage, et cela, malgré cette affirmation formulée par un moine chinois à un père lazariste au XIX^e siècle, qui arrive assez tôt dans le texte: «Les religions sont diverses, la raison est une.» Une quête dont on ne sait s'il ressort comblé ou déçu. Car, de toute manière, à la permanence, l'«Orient a choisi

l'éphémère, une perte incessante qui ne suscite aucune angoisse». De ce long voyage à travers l'espace, on retiendra en effet surtout le froissement d'une robe, la curiosité d'un enfant, le sillage laissé par un lézard dans un jardin japonais. L'essentiel est dans le temps qui passe.

Docteur en esthétique, Olivier Germain-Thomas a été l'ami d'André Malraux, avec qui il a partagé une passion pour l'Asie. Il a aussi reçu de l'Académie française le prix Henri Gal-Institut de France pour l'ensemble de son œuvre.

Le Devoir

LE BÉNARÈS-KYOTO

Olivier Germain-Thomas
Éditions du Rocher
Paris, 2007, 289 pages

PHILOSOPHIE

La laïcité : un idéal à réaliser, un concept à construire

GEORGES LEROUX

Parce qu'il se trouve au cœur de l'évolution de toutes les sociétés contemporaines, l'idéal de la laïcité semble lié à l'ensemble des transformations dans lesquelles elles se trouvent engagées. De la laïcité des institutions publiques aux formes les plus complexes de la gestion de la diversité, la définition transmise par la tradition républicaine de la France ne cesse de se préciser. Les situations sont parfois paradoxales: là où on croit pouvoir repérer une laïcité rigoureuse, on s'aperçoit qu'elle cohabite sans problème avec une religion d'État. C'est le cas du Danemark, un exemple parmi tous ceux que recense le petit ouvrage de synthèse que vient de préparer Micheline Milot. Les qualités de ce livre sont nombreuses, j'en retiendrai deux principales: d'abord, la clarté de l'exposé, où prédomine le souci de catégoriser, dans la nuance, les concepts et leurs formes actuelles dans l'expérience contemporaine, mais aussi, et peut-être surtout, une attention d'une grande finesse à centrer l'enquête sur la situation du Québec et du Canada, en évitant le piège habituel d'une idéalisation républicaine.

La structure de l'ouvrage est simple: en vingt-cinq questions, faire le tour du sujet. L'histoire de la laïcité est une affaire compliquée, car elle dépend chaque fois de situations nationales particulières, lesquelles ont souvent, comme c'est le cas de l'expérience française, des répercussions ailleurs. Défi pour les sociétés pluralistes, la laïcité est d'abord le ré-

sultat, historiquement très tardif, des guerres de religion en Europe: face à la nécessité de n'en privilégier aucune, l'État devait adopter une position de stricte neutralité. A cette position, la définition européenne ajouta rapidement la séparation des pouvoirs, et ce n'est que plus tard que les droits fondamentaux y furent joints, en insistant sur la liberté de conscience et de religion. Ces principes fondamentaux de la laïcité n'en épuisent pas pour autant le concept: s'agissant d'un idéal normatif, destiné à produire la paix sociale et à protéger les libertés, la laïcité est déclinée selon plusieurs modèles, selon les pays et surtout selon les situations.

Une typologie

L'intérêt de ce livre est de proposer une typologie de ces formes, dont le spectre ouvert montre qu'il ne suffit pas de brandir des principes reconnus pour parvenir à des politiques concrètes. C'est pourquoi cette typologie est aussi, sans le déclarer, la proposition d'un modèle privilégié. Même si la laïcité ne peut être dérogée du processus social de la sécularisation, elle ne saurait en effet y être réduite. Une société sécularisée est une société où l'influence normative ultime n'est plus la religion, alors qu'une société laïque est une société où les relations des religions et de l'État sont réglées sur tous les plans qui engagent la liberté des citoyens et leurs droits fondamentaux. Une telle régulation est d'abord politique, elle s'exprime dans les chartes et dans les lois, alors que la sécularisation im-

prègne d'abord l'univers moral de la conscience et des conduites. La laïcité modifie les institutions et engendre les débats, la sécularisation est un processus socioculturel qui évolue sans heurts dans la durée. Décrites selon ces deux axes, toutes les sociétés représentent une figure particulière, et même si rien n'est dit dans ce livre du contre-modèle des théocraties, où la sécularisation est freinée et la laïcité bloquée, on comprend que ce contre-modèle n'est que l'extrémité négative d'un spectre unique où toutes évoluent. L'autre contre-modèle est celui des tyrannies totalitaires, où la laïcité est anéantie par l'oppression des religions.

La typologie de Micheline Milot propose cinq grandes conceptions. On pourrait les présenter comme des manières de concevoir l'idéal laïque et d'en tirer des conséquences concrètes. La première conception est la laïcité séculariste, fondée sur la doctrine de Locke de séparation des pouvoirs et s'achevant dans la loi Combes de 1905; selon cette conception, la séparation est rigide et implique une neutralité symbolique complète de tous les représentants de l'État. La seconde conception correspond à certaines formes du militantisme antireligieux ou anticlérical: son modèle est la critique de Voltaire, son concept est assez étroit et aboutit à une perte d'autonomie du religieux dans l'espace public. Les libertés religieuses peuvent s'en trouver amoindries. La troisième conception résulte de l'imposition autoritaire d'un modèle de gestion du religieux par l'État. Dans ce modèle, la neutralité

de l'État peut être réduite, car l'État ne se prive pas d'intervenir. Avec la quatrième conception, celle de la foi civique, on se retrouve en terrain plus connu: c'est, grosso modo, la logique d'allégeance où doit prédominer l'adhésion politique aux valeurs communes. On entend ici la requête de Rousseau. Enfin, la laïcité de reconnaissance, qui met en avant l'autonomie morale de chaque citoyen et qui se fonde donc sur une réciprocité protégée par l'État. Selon Micheline Milot, seul ce dernier modèle respecte pleinement les trois principes fondamentaux de la laïcité: pour ces raisons, on peut le présenter comme l'achèvement à la fois historique, car il caractérise les sociétés pluralistes contemporaines, et normatif, car il achève l'évolution des principes, de toute la tradition de l'idéal de laïcité.

Le Canada et le Québec sont-ils des états laïques? Et, si oui, selon quel modèle? Les débats suscités par la commission Bouchard-Taylor ont permis de voir que les réponses à ces questions ne sont pas simples et que le défi du pluralisme peut être considéré comme le plus important pour nos sociétés. Ce livre, dont chaque volet est à la fois une riche synthèse et un questionnement ouvert sur l'avenir, arrive donc à point nommé.

Collaborateur du Devoir

LA LAÏCITÉ

Micheline Milot
Novalis
Montréal, 2008, 128 pages

B É D É

Des personnages marquants

FABIEN DEGLISE

Et au Québec...

Il y a toujours une première fois. En France, sans Alain Saint-Ogan, qui sait ce qui serait arrivé? Au Québec, c'est plutôt Albéric Bourgeois qu'il faut saluer. Il faut se souvenir d'eux comme des personnages marquants à l'origine de la bande dessinée. Rien de moins.

C'était à une autre époque, qui semble toujours fasciner les mangeurs de bulles, si l'on se fie aux titres consacrés à la genèse du 9^e art qui viennent de débarquer. Comme ça. Pour entretenir la mémoire.

Dans *Je me souviens de Zig et Puce et de quelques autres* (La Petite Vermillon), Alain Saint-Ogan, «père de la bande dessinée française», dit-on, se raconte dans les 250 pages de cette autobiographie initialement publiée en 1961. L'homme, aujourd'hui disparu, avait alors 66 ans.

Sans surprise, l'exercice est intime. Il est aussi l'occasion de plonger dans l'univers de Zig et Puce, deux drôles de personnages qui, après Les Pieds Nickelés de Fortin et la Bécassine de Pinchon, ont fait entrer la bande dessinée française dans la modernité. Comment? En sortant du texte illustré pour exploiter finalement l'art séquentiel, l'ellipse dans l'espace blanc et les phylactères. C'était en 1925 et l'aventure ne faisait que commencer.

Sous la plume de Saint-Ogan, «quelques autres» vont ensuite prendre vie les années suivantes, comme Alfred, pingouin et «fétiche national» de son état, qui va devenir le symbole d'une génération, pendant les années folles. *Jeanne Lanvin en confectionne des poupées, Mistinguett pose avec lui, Lindbergh l'embarque dans son avion et il s'impose au théâtre dans Tas le bonjour d'Alfred*, écrit dans sa préface le scénariste José-Louis Bocquet.

Et puis il y aura Claudine, née dans *Charivari*, ou encore l'ours Prosper et son ami Toutoune, dans *Le Matin*, en histoire à suivre, qui rapidement vont imposer une ligne claire toujours présente dans le 9^e art aujourd'hui.

Mais le talent de Saint-Ogan, illustrateur éditorialiste au *Parisien libéré* dans les années 50, aura aussi été d'inspirer d'autres dessinateurs fantasistes de son temps. Comme ce jeune Belge venu à sa rencontre dans son atelier de Panama, en 1931, dont la visite est relatée dans ce bouquin. Il a alors 24 ans et vient de publier le deuxième album de son personnage: *Tintin au Congo*.

Le Devoir

écosociété

MARIE DEMERS

Pour une ville qui marche

Aménagement urbain et santé



Le modèle nord-américain de l'aménagement urbain favorise l'automobiliste plutôt que le piéton. Obésité galopante, gaz à effet de serre causés par la voiture, ce mode de vie sédentaire a des répercussions désastreuses sur notre santé et sur notre vie en société. L'auteure revendique une politique urbaine qui favorise la marche, afin de rendre la ville plus conviviale et plus saine.

ISBN 978-2-923165-35-6
288 pages 26\$

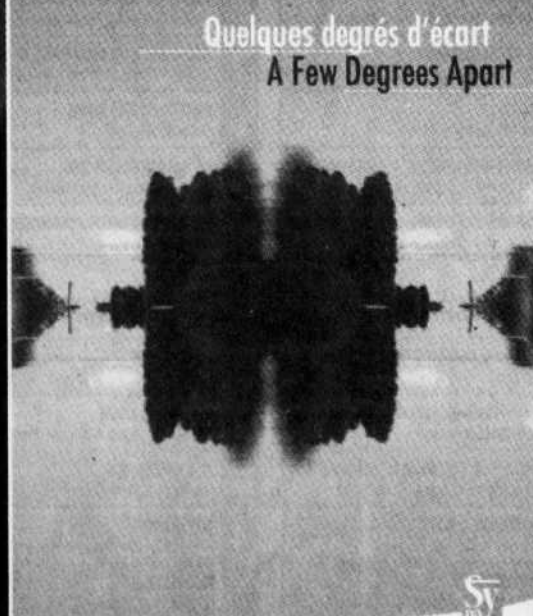
Fouillé et bien fait, son ouvrage plonge dans une Amérique du Nord longiligne où jusqu'à 50 % du territoire urbain est recouvert d'asphalte.

Louise-Maude Rioux Soucy, *Le Devoir*

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS
Passez nous voir ! STAND 160

Roméo Bouchard et Jacques B. Gélinas
seront en séances de dédicaces sur le stand.

www.ecosociete.org



Faisant suite au projet d'exposition d'arts visuels *Parallaxe* de l'Association des groupes en arts visuels francophones (AGAVF), *Quelques degrés d'écart* se veut une trace tangible marquant un désir commun de briser des frontières...

Les Éditions
L'INTERLIGNE

www.agavf.ca

www.fccf.ca

pour tout savoir sur
les arts et la culture
de la francophonie canadienne



Industry
Canada

Industria
Canada

Le présent ouvrage a été rendu possible grâce à une contribution financière de l'Association des groupes en arts visuels francophones (AGAVF).

les éditions du remue-ménage

Salon du livre de l'Outaouais
stand 160 (Dimedia)



MARIE-CÉLIE AGNANT
samedi 1^{er} mars
de 15 h à 17 h et
de 18 h à 20 h
dimanche 2 mars
de 11 h à 14 h

Marie-Célie Agnant participera également à un entretien en compagnie de Stanley Péan : Destination Haiti
samedi 1^{er} mars à 17 h 15 • Scène Jacques-Poirier

DIANE TRÉPANIÈRE
dimanche 2 mars
de 11 h à 14 h



www.editions-remueménage.qc.ca

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Notre premier médecin avait-il un bel accent?



Louis Cornélius

Michel Sarrazin (1659-1734) fut le premier — et un des rares — médecin à exercer en Nouvelle-France. De style académique mais néanmoins accessible, *Michel Sarrazin. Un médecin du roi en Nouvelle-France*, la biographie que lui consacre le jeune historien Jean-Richard Gauthier, retrace son singulier parcours mais vise surtout, au-delà de l'anecdote, à «comprendre l'implantation sur les plans social, économique et scientifique d'un médecin européen appelé à pratiquer sa profession dans un nouveau contexte, a priori inhospitalier, celui de la Nouvelle-France».

Gauthier inscrit donc son travail dans les courants des «nouvelles approches biographiques», qui se servent des parcours individuels pour éclairer une époque, et de la médecine et de la santé. Ses sources sont constituées de lettres de religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec qui ont travaillé avec Sarrazin, de lettres du médecin lui-même et de lettres tirées de la correspondance officielle de la colonie dans lesquelles il est question de Sarrazin.

Quand il débarque ici pour la première fois, en 1686, Sarrazin est chirurgien. Ce statut, à l'époque, est moins prestigieux que celui de médecin. Il s'agit d'un métier manuel qui consiste, surtout pour le chirurgien-major des troupes militaires qu'est Sarrazin, à procéder à des saignées, à faire des pansements ou à réaliser des sutures ou des amputations. Plus théorique, la tâche du médecin consiste, elle, à diagnostiquer la maladie et à prescrire des médicaments. Cette médecine, indique Gauthier, dispose de peu de moyens, malgré ses grandes intentions. Elle s'inspire encore d'une doctrine héritée de l'An-

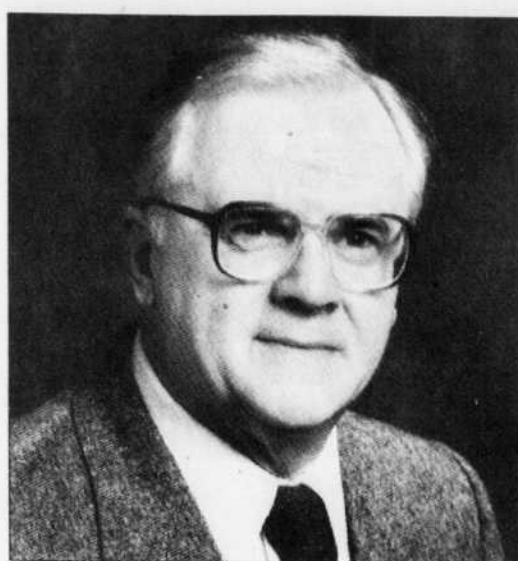
tiquité qui considère le corps humain comme «composé de quatre humeurs».

En 1694, Sarrazin retourne en France pour faire des études en médecine. La colonie, qui appréciait grandement son travail, réclame son retour. Il revient donc trois ans plus tard, fort de son nouveau statut. Il s'impose alors comme un personnage de premier plan. Il visite les malades, fait fonction d'apothicaire, supervise les chirurgiens et a le mandat de délivrer des certificats d'invalidité aux militaires.

La pratique de la médecine en Nouvelle-France étant moins encadrée que dans la métropole, Sarrazin — il est le seul de sa profession! — ratisse large. Il s'intéresse, par exemple, à la pharmacopée amérindienne, mais, surtout, il continue de pratiquer la chirurgie, pourtant considérée comme un «vil métier». Dans un des passages les plus intéressants de son ouvrage, Gauthier explique que, à cette époque, les chirurgiens, plus hardis que les médecins, font évoluer leur pratique dans un esprit scientifique moderne. Ils étudient l'anatomie, privilégient l'observation et deviennent donc cliniciens. Sarrazin, qui se nourrit d'ouvrages européens et ne souffre pas de la pression de ses pairs, ne manquera pas de s'inscrire dans cette évolution, pour le bénéfice des colons.

Le botaniste suédois Pehr Kalm, de passage dans la colonie en 1749, s'extasia devant le travail du défunt médecin. «Sarrazin, affirmera-t-il, a été un des plus grands bienfaiteurs de la Nouvelle-France, et la Ville de Québec où il a vécu toute sa vie [et] où ses cendres reposent devrait donner son nom à l'une de ses rues.» Kalm voulait saluer, par là, non seulement le médecin, mais aussi le botaniste du Jardin du roi de France et le correspondant pour l'Académie des sciences, fonctions qui font écrire à Gauthier que Sarrazin a été «le premier véritable naturaliste en Nouvelle-France».

Pendant deux siècles, pourtant, le scientifique tombera dans l'oubli. Il faudra attendre 1927 pour qu'il retrouve sa place dans notre histoire, grâce à une biographie élogieuse signée par le médecin Arthur Valée. Une institution de Québec qui porte son nom accueille aujourd'hui des malades en phase terminale. Le travail universitaire de Jean-Richard Gauthier évite les jugements de valeur mais fait néanmoins ressortir clairement le caractère exceptionnel de ce parcours.



SOURCE PUL

Le phonéticien Jean-Denis Gendron

L'énigme de notre accent

Le botaniste Pehr Kalm, à la suite de son séjour chez nous, n'a pas commenté les réalisations du docteur Sarrazin. Il s'est aussi livré, comme Charlevoix avant et Bougainville après lui, à un éloge de notre langue, un français pur, écrivait-il. Au XIX^e siècle, pourtant, le discours des visiteurs change radicalement. Notre accent, selon eux, est devenu déplorable. «Que s'était-il passé en si peu de temps — un demi-siècle (1760-1810) — pour que cet accent autrefois digne de toute louange devienne en quelque sorte objet de réprobation», demande le phonéticien Jean-Denis Gendron dans un éclairant essai intitulé *D'où vient l'accent des Québécois? Et celui des Parisiens?*

Sa réponse est claire: au Québec, il ne s'est rien passé à cet égard; c'est à Paris que les attitudes et les perceptions ont changé, entraînant ainsi un jugement négatif sur l'accent québécois.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, un débat a cours dans

la métropole qui oppose deux normes: le bel usage des salons et de la cour et le grand usage des discours publics et du Parlement. Le premier insiste, en matière de style de discours et de prononciation, sur le naturel et est défendu par Vaugelas. Il rejette l'affectation mais doit éviter de «faire peuple». Le second, plus emphatique, énergique et net, insiste sur la rigueur articulatoire. Le bel usage, par exemple, dit «sus la table», «note maison», «sarge» et «fret» quand le grand usage dit «sur la table», «notre maison», «serge» et «froid». C'est le premier, celui de la cour, qui s'impose comme valable et que parlent, à cette époque, les Canadiens (Québécois).

Au milieu du XVIII^e siècle, à la faveur de l'esprit révolutionnaire, la France connaît un changement social, notamment mené par «la grande classe intellectuelle» qui, formée au grand usage dans les collèges, impose de plus en plus le nouvel accent. La Révolution, au final, entérine cette évolution et discrédite le bel usage. «C'est une révolution phonétique qui accompagne la révolution politique», explique Gendron.

Au Québec, avant 1960, nous n'aurons ni l'une ni l'autre, et notre accent, pourtant inchangé, sera désormais considéré comme déplorable. D'où l'on constate que les jugements de valeur sur la langue tiennent plus à des considérations sociales qu'à des considérations linguistiques.

louisico@sympatico.ca

MICHEL SARRAZIN

UN MÉDECIN DU ROI EN NOUVELLE-FRANCE

Jean-Richard Gauthier
Septentrion
Sillery, 2007, 126 pagesD'OÙ VIENT L'ACCENT
DES QUÉBÉCOIS? ET CELUI
DES PARISIENS?Jean-Denis Gendron
Presses de l'Université Laval
Québec, 2007, 290 pages

EN BREF

Religion et élection
aux États-Unis

Quelle place la religion tient-elle dans le processus électoral américain? Selon Hans-Georg Betz, un politologue qui est associé au Canadian Center for German and European Studies à l'université de York, la religion joue un rôle décisif lors des élections américaines. Dans *États-Unis: une nation divisée* (Éditions Autrement), il montre que le choix des électeurs ne se fait pas seulement en fonction de questions économiques ou sociopolitiques, mais aussi en fonction de questions culturelles et morales, comme l'avortement, le mariage gai, la place de la famille et les positions religieuses. — *Le Devoir*

Poésie en français
et en arabe

Le poète Georges Abou-Hsabbah est invité par le réseau culturel Liban-Québec à lire des poèmes de ses deux recueils, *Le Fleuve* et *Maraya el Wakt*, publiés respectivement à Montréal et à Beyrouth. L'événement aura lieu le 28 février à 19h30, au café bistro Les

Gâtieries, rue Saint-Denis, à Montréal. — *Le Devoir*Nuit de la poésie
multilingue

Le 21 mars prochain, dans le cadre de la Journée mondiale de la poésie, les Noches de la poesia se déplacent au marché Jean Talon. À compter de 18h, à la salle Mandoline située au deuxième étage de l'édifice central du marché, on pourra entendre notamment Marie Cholette, Ilona Martonfi, Ehab Lotayef, Angel Mota et Carmine Starnino. Un repas doit ponctuer la soirée. Les billets sont en vente sur le site Internet www.dif-fusionadage.com. — *Le Devoir*

Adèle Blanc-Sec
au grand écran

Les aventures d'Adèle Blanc-Sec, cette héroïne de bandes dessinées du Paris de la Première Guerre mondiale créée par Jacques Tardi en 1976, seront portées au cinéma. Luc Besson en a en effet acquis les droits d'adaptation. L'accord est signé avec EuropaCorp et Casterman et prévoit la mise en route de

trois films, dont le premier devrait être en salle en 2009. — *Le Devoir*

Mille mots d'amour

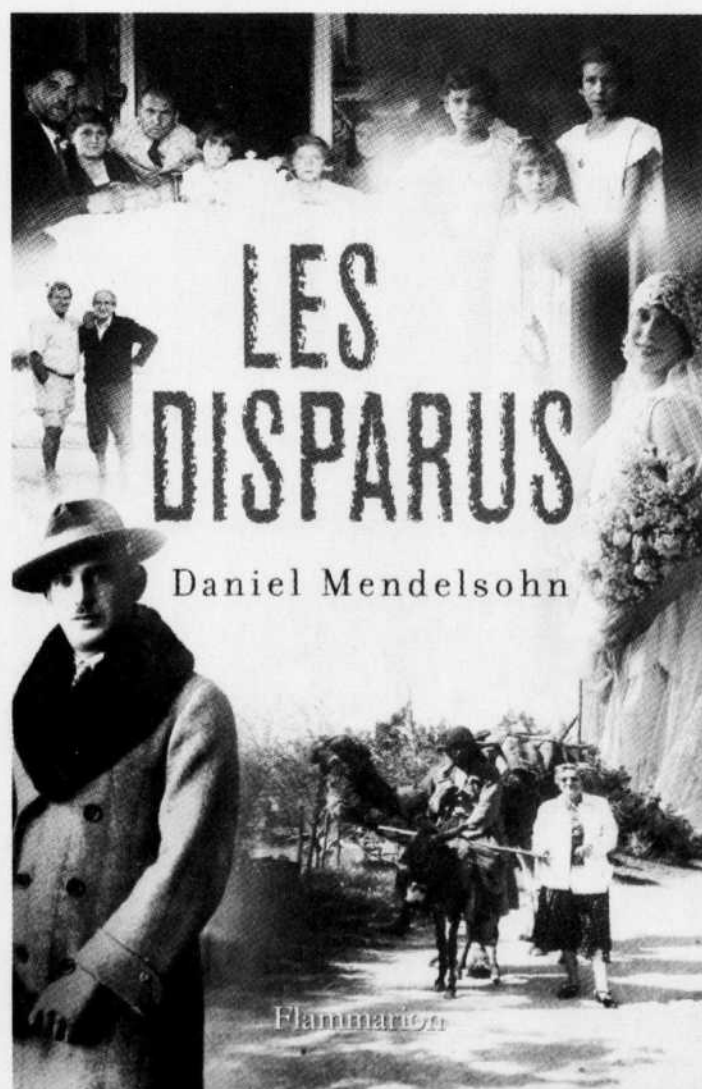
Le lundi 10 mars, une soirée intitulée *Mille mots d'amour en lecture* sera tenue au Théâtre du Nouveau Monde, au bénéfice de l'organisme d'art thérapeutique Les Impatients. On pourra donc y en-

tendre des lettres d'amour lues par différents comédiens, dont, entre autres, Marc Béland, Rémi Girard, Sophie Faucher et Nathalie Gascon. *Mille mots d'amour* est en fait le nom d'un coffret de lettres d'amour écrites par des écrivains, des artistes, des Impatients et des membres du grand public. Cette année, un recueil audio des tomes I, II et III est inclus dans le coffret. — *Le Devoir*

Romain Gary (Emile Ajar)
La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389



**PRIX MÉDICIS
ÉTRANGER 2007**
**ÉLU MEILLEUR LIVRE
DE L'ANNÉE PAR LIRE**
Flammarion

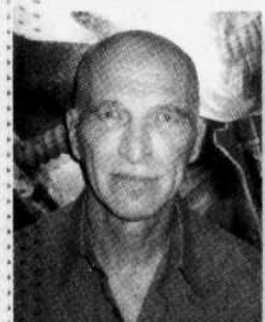
Romanichels



Peut-on retrouver son propre passé et découvrir qu'il n'a rien à voir avec ce qu'on en savait? Le difficile retour de Lorenzo Sánchez à Santiago...



Sergio Kokis
Le retour de Lorenzo Sánchez
roman, 352 p., 25 \$



J.P. April
Mon père a tué la Terre
roman-nouvelles
158 p., 22 \$



Tour à tour tendre et tonique, émouvant et humoristique, ancré dans le présent et porté vers l'avenir, J. P. April confronte les narrations d'un jeune et de son père dans une fusion inédite de la nouvelle et du roman.

XYZ 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514-525-2170 • Télécopieur : 514-525-7537
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

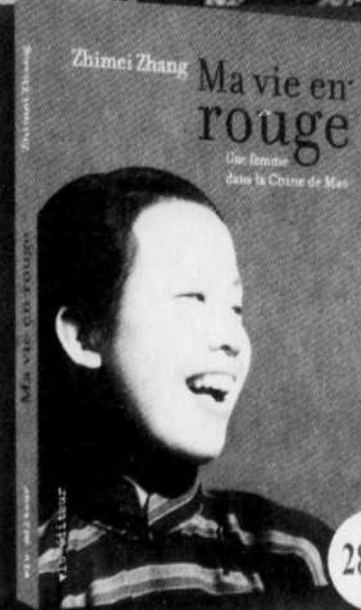
éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Lawrence Olivier

Détruire:
la logique de l'existence

128 pages, 16 dollars

ZHIMEI ZHANG

DÉCOUVREZ LA CHINE
DE L'INTÉRIEUR

Ma vie en rouge

Une femme
dans la Chine de Mao

De son enfance en Chine, dans un milieu aisé et très instruit, à sa «rééducation à la campagne» et ses emprisonnements pendant la Révolution culturelle, Zhimei Zhang livre un témoignage passionnant et touchant, illustré de très belles photos.

28,95 \$

vib éditeur
Une compagnie de Québec Media

ESSAIS

Des terres et des cartes

La Grande Bibliothèque présente dès mardi une exposition de cartes anciennes de l'Amérique

CAROLINE MONTPETIT

Sans GPS et sans radars, sans avions ni hélicoptères, avec leurs seuls bras pour pagayer et leurs seules jambes pour marcher, ils ont cartographié l'Amérique. Et de la fin du XV^e siècle au début du XIX^e, leur perception du monde en général, et du continent américain en particulier, a changé du tout au tout.

Jusqu'à la fin du mois d'août, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) a tiré de ses cartons sa collection de cartes anciennes pour nous faire revivre le fascinant périple des explorateurs de la Nouvelle-France. L'exposition *Ils ont cartographié l'Amérique* débute avec une vision de l'absence, c'est-à-dire une carte du monde tel que conçu par les Européens avant la découverte de l'Amérique. Elle est datée de 1493, soit l'année du deuxième voyage de Colomb en Amérique.

«C'est une date symbolique», explique Jean-François Palomino, commissaire de l'exposition pour la BANQ. Sur cette carte, point d'Amérique: que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, qui selon l'héritage biblique sont les terres partagées entre les trois fils de Noé: Cham, Sem et Japhet. Quatorze ans plus tard, toujours convaincu d'être débarqué en Asie, un astronome et cartographe flamand nommé Johann Ruysch y aurait placé Terre-Neuve, *Terra Nova*, après l'avoir, semble-t-il, visitée à bord d'un vaisseau anglais.

Le nom de l'Amérique

Et pourtant, c'est la même année, en 1507, que le continent américain prend son nom, d'un explorateur italien méconnu qui porte le nom d'Americigo Vespucci. Et c'est sur une carte faisant état de ses voyages que le cartographe Martin Waldseemüller, de Saint-Dié, donne le nom d'Amérique au continent qui commence à prendre forme dans la conscience européenne.

Cette exposition de cartes, où les reproductions côtoient les originaux, nous fait également connaître des personnages et des influences occultés par l'histoire. Ainsi, cette carte, trouvée dans un atlas portugais, qui fait état du «rio da Canada» pour nommer le fleuve Saint-Laurent, avant le voyage de Jacques Cartier. Même Jacques Cartier, explique Jean-François Palomino, n'aurait donné l'appellation de Saint-Laurent qu'à une baie de la Côte-Nord où il s'était rendu le jour de l'anniversaire de ce saint. C'est par erreur qu'un cartographe aurait ensuite donné ce nom à l'ensemble du fleuve, qui l'a par ailleurs conservé jusqu'à aujourd'hui.

Car la toponymie des lieux présentait un défi majeur tant pour les cartographes que pour les explorateurs de l'époque. En 1656, une carte esquissant les Grands Lacs donne le nom de lac des Puans au lac Michigan, tandis que le lac Huron se nomme quant à lui le lac Karégnondi. À cette époque, explique M. Palomino, les explorateurs réclament du roi de France l'imposition d'une cohérence en matière de toponymie, puisqu'il est fréquent que les lieux portent différents noms simultanément, selon que l'on parle à différentes tribus d'Amérindiens, par exemple, ou à différents explorateurs. Mais cette requête n'a pas beaucoup d'impact, et la toponymie demeurera un casse-tête pour les explorateurs au cours des années subséquentes.

Une bonne partie des cartes présentées à la Grande Biblio-



Jean-François Palomino, commissaire de l'exposition *Ils ont cartographié l'Amérique*, devant la reproduction d'une carte ancienne à l'entrée de l'exposition, qui commence mardi à la Grande Bibliothèque.

thèque proviennent des archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. D'autres ont cependant été empruntées à différents musées et bibliothèques, dont le Musée Stewart, à Montréal, et la Bibliothèque nationale de France. Un très beau livre, intitulé *La Mesure d'un continent*, publié cet automne par les Éditions Septentrion et les Presses de l'Université Paris-Sorbonne, épuisé puis réédité, présente par ailleurs plusieurs cartes contenues dans l'exposition. On peut aussi consulter plusieurs cartes sur le site Internet www.banq.ca/cartes.

Des raretés

L'art de faire des cartes représentait d'ailleurs des défis considérables à cette époque. Si les latitudes demeuraient relativement faciles à établir, les longitudes, elles, posaient certaines difficultés. En 1685, un scientifique nommé Jean Deshaies profitait d'une éclipse de la Lune, comme celle qui s'est déroulée cette semaine, pour établir la longitude de Québec, qui servira ensuite de base à d'autres mesures.

L'exposition présente une centaine de cartes, dont plusieurs originales, ainsi qu'une dizaine d'objets témoignant des travaux d'époque. Parmi ses raretés, on trouve une carte du réseau hydrographique à l'ouest des Grands Lacs, telle que tracée en 1729 par Ochagach, Indien cri qui servait de guide aux frères La Vérendrye dans leur tentative d'atteindre le Pacifique. Initialement, cette carte a été conçue sur un morceau d'écorce de bouleau avec un charbon de bois, explique Jean-François Palomino. C'est une carte qui a ensuite été recopiée à Québec, puis

en France. On le voit du premier coup d'œil, elle n'est pas à l'échelle européenne et répond à des préoccupations pratiques: les portages à effectuer et les obstacles rencontrés. Les frères La Vérendrye ont connu au moins deux chefs indiens, Tacchigis et La Martelblanche, qui leur ont aussi fourni des cartes. Mais, entre autres à cause des matériaux éphémères avec lesquels elles ont été tracées, la plupart ont irrémédiablement disparu. Autre joyau de l'exposition, cette carte du Saguenay, tracée en 1733 par Pierre-Michel Laure, un jésuite, qui y identifie un site de peintures rupestres que les archéologues cherchent encore aujourd'hui, en aval de Tadoussac, dans la baie des Mille-Vaches. Après y avoir inscrit le nom amérindien Pépéchapissinagane, le frère Laure écrit: «on y voit dans le roc des figures naturellement peintes».

L'exposition se clôt au début du XIX^e siècle, alors que l'Ouest nord-américain est encore un vaste territoire largement inexploré, bien que MacKenzie ait atteint le Pacifique par le Nord, après avoir, lors d'un premier voyage, aboué dans l'océan Arctique. Sur l'une des dernières cartes, on peut voir un pointillé filant vers l'Ouest. Il indique une route amérindienne par laquelle, disait-on, on pouvait atteindre le Pacifique «en huit jours». Dans ce contexte, la cartographie, qui laisse encore une bonne partie de l'Ouest comme vierge, agit comme un puissant motivateur sur les explorateurs, qui veulent savoir de quoi est faite cette étendue et être les premiers à pouvoir y tracer des noms, des lacs, des montagnes et des rivières...

Le Devoir



Le Canada, ou Nouvelle France, Paris, 1656, carte de Nicolas Sanson, collection de BANQ

Les librairies indépendantes du Québec

Les conseils de vos libraires indépendants

Les Chevaliers d'Émeraude: La justice céleste (t. 11)

Anne Robillard, De Mortagne, 480 p., 24,95\$

Le onzième tome poursuit cette interminable guerre des habitants contre le projet d'invasion d'Amecareth. Cependant, Kira est enfermée dans le passé et les chevaliers ont beaucoup à faire avec leurs adversaires qui s'emparent de leur territoire. Réussiront-ils à faire en sorte que la prophétie se réalise? Une nouvelle aventure riche en émotions!

Juddy Bricault, Librairie Moderne, Saint-Jean-sur-Richelieu

Max Fouineur et le secret de la pyramide

Sylvain Lacharité, MFR éditeur, 152 p., 16,95\$

Maxime Lussier, 12 ans, alias Max Fouineur, nous entraîne dans son aventure à un rythme époustouflant. Son imagination et ses mille et une questions l'amènent à percer le mystère du Club des 7. À l'approche du danger, nous retenons notre souffle et découvrons avec Max le terrible secret qui changerait le monde! Ce premier tome d'une trilogie est un excellent roman jeunesse.

Mireille Leclerc, Librairie du Centre du Québec inc., Drummondville

Vandal Love ou Perdus en Amérique

D. Y. Béchar, Québec Amérique, 344 p., 24,95\$

C'est une odyssée dans le XX^e siècle vécue par des générations de géants et de nains qui recherchent leurs identités. Ce désir viscéral d'appartenance et d'absolu devient une quête sans compromis. Avec eux, nous devenons des errants à travers tout un continent. C'est un premier roman plein de poésie et de charisme, qui nous fascine et nous envoûte totalement.

Robert Boulence, Le Parchemin, Montréal

Le Froid modifie la trajectoire des poissons

Pierre Szalowski, Hurtubise HMH, 296 p., 24,95\$

Quand le Québec a connu sa pire tempête de verglas, des milliers de vies ont basculé. Certaines, pour le meilleur. L'auteur raconte avec humour et tendresse comment les habitants d'une même rue, privés d'électricité, vont s'entraider. Peu à peu, des préjugés tombent, des liens se tissent, des amours naissent et d'autres renaissent. Un roman réconfortant et plein d'espoir!

Johanne Vadeboncoeur, Clément Morin, Trois-Rivières

Les Cahiers des Dix, n° 61: Québec, ville d'histoire, 1608-2008

Collectif, Éditions La Liberté, 282 p., 39,95\$

En 1935, dix passionnés d'histoire s'unissent pour diffuser les résultats de leurs recherches. Ainsi naît la Société des Dix. Un an plus tard, *Les Cahiers des Dix* est publié pour la première fois. Livres pour érudits? Pas du tout! Le n° 61 offre des lectures attachées à la connaissance d'un patrimoine, à des moments et à des personnages qui s'inscrivent dans la grande Histoire.

Christian Laliberté, Librairie La Liberté, Québec

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:

Librairie Moderne



Librairie du Centre du Québec

le Parchemin

LIBRAIRIE AGRÉÉE | PAPETERIE

MORIN

Libres - Café

Magazines - Papeterie fine

librairie la liberté

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit et

www.lelibraire.org

Portail du livre au Québec

Visages de la biographie

Ils dévoilent les visages du métier

Y a-t-il trop de biographies?

Enquête auprès des libraires

Succès DE L'HEURE

ET 20 IDÉES LECTURE

Portrait d'éditeur

Planète rebelle

Librairie d'un jour

Dernys Arand



Librairie d'un jour

Dernys Arand

Partenaires: Éditions Écosociété, Éditions Écosociété